

**BRÉSIL**  
LA COUPE DÉBORDE

**JUSTICE**  
L'« AFFAIRE KERVIEL »

**AMAZONIE**  
UN ÉCRAN VERT  
ET PROTECTEUR

**INDE**  
L'IMPATIENCE  
DES JEUNES

**DOSSIER**

# LE FOOT EST-IL HORS JEU?



PASCAL BONIFACE – JOSÉ DE BROUCKER – GAËL GIRAUD – BÉNÉDICTE MANIER  
CHRISTIAN GOURCUFF – LAURENT KELLE – MICHEL SAUQUET – LILIAN THURAM



# LE FOOT, C'EST LA VIE!

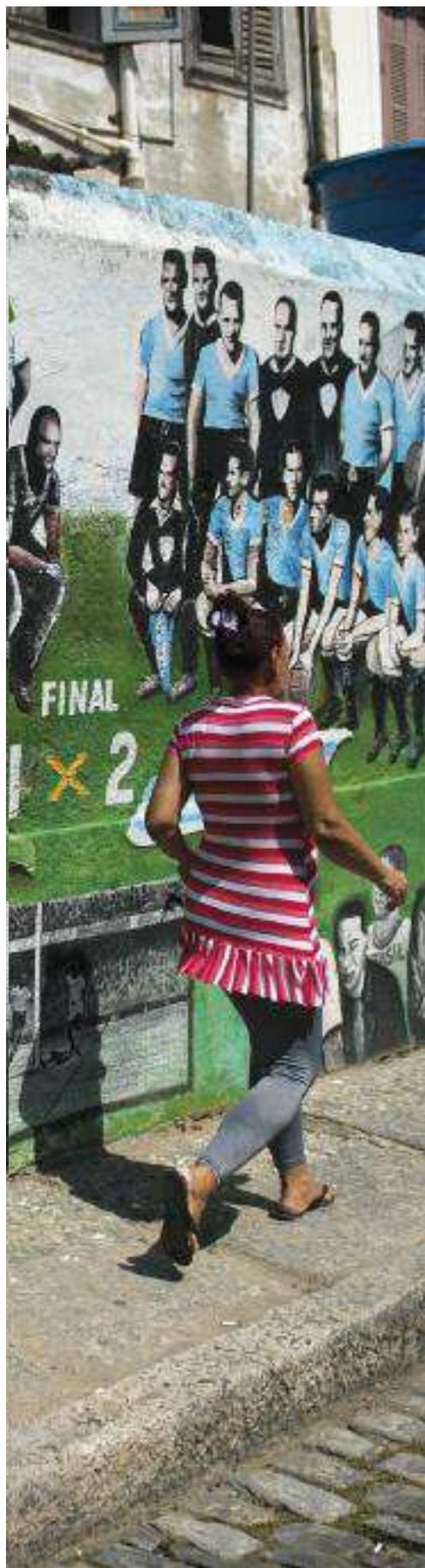
**C'**est un numéro que nous nous étions promis de faire depuis plus d'un an ; un double spécial sur le foot et le Brésil. Vous penserez : le Brésil, normal pour un journal comme *Témoignage chrétien*. Un immense et jeune pays, dit « émergent », un pays où les problèmes aussi sont immenses mais qui a l'enthousiasme et l'espérance de sa jeunesse. Le Brésil est, sans doute, l'un des visages de l'avenir d'un monde nouveau dont le centre de gravité se déplace vers le sud, et ce visage est celui de la complexité – aucune solution n'y est simple – et celui du métissage, tant culturel qu'idéologique. Le Brésil est un pays de terribles inégalités, mais il est aussi celui des générosités et des rébellions créatives incarnées aussi bien par la figure de Dom Helder Camara, de Dom Balduino, du mouvement des paysans sans-terre ou, plus récemment, par les opposants à la gigantesque fête mondiale du foot qui refusent de jeter le manteau de Noé sur les injustices et les conflits sociaux fut-ce le temps du Mondial.

Le foot, justement, est l'autre face de ce numéro, et là, osons dire que TC n'était pas attendu. Qu'allons-nous faire à nous acoquiner avec le monde du fric, du paraître, des magouilles ? C'est précisément ce que vous allez découvrir au fil de ce magnifique dossier : le foot, c'est la vie dans toute sa complexité, à l'image de notre monde, avec son meilleur et son pire. Son meilleur, c'est le dévouement des milliers de bénévoles qui, chaque semaine, accompagnent des jeunes et leur font découvrir le plaisir du jeu et de la vie collective, mais c'est aussi l'amour du beau jeu défendu par Christian Gourcuff. Alfred Wahl, spécialiste de l'histoire du football le rappelle : « *Le monde du football – joueurs, dirigeants, financiers, administratifs, supporters et spectateurs –, a une histoire qui reproduit celle de la société dans laquelle il se meut.* » Miroir ! Mon beau miroir... Alors, oui, il y a le pire, l'argent arrogant, le spectacle sponsorisé à prix d'or pour une société de consommation compulsive, mais ne voir que cela, c'est oublier qu'il y a aussi un jeu, avec tous ses aléas, y compris au plus haut niveau. Si le foot passionne à l'échelle mondiale, c'est parce qu'il est souvent la revanche des petits et des sans-grade, parce qu'aucune fortune ne peut se substituer au « beau geste », parce qu'il suffit d'un but dessiné à la diable et d'une mauvaise balle pour jouer, parce qu'aucun match n'est gagné avant d'être joué, et ce jusqu'à la dernière minute, et aussi parce que, devant la balle, s'estompent pour 90 minutes les différences sociales, culturelles, générationnelles. Oui, le foot, c'est de la vie, de l'émotion partagée, des rires et des larmes. Et même dans le monde du foot de l'argent, restent la beauté du geste et la jubilation du jeu. Allez, ne boudons pas un plaisir si partagé. Bon foot et que le meilleur jeu gagne.

**CHRISTINE PEDOTTI**



Peinture sur un mur de Rio, évoquant le Mondial organisé au Brésil entre juin et juillet 1950. L'équipe nationale perdit en « finale » contre l'Uruguay, le 16 juillet, au stade Maracanã. © *Christophe Simon/AFIP*



## SOMMAIRE

- 28 Un métier toujours ludique
- 29 Renarde des surfaces
- 30 Faire vibrer les foules, un rêve d'adolescent
- 31 La diplomatie des coups de sifflet
- 32 « Les enfants nous le rendent bien »
- 33 « O tempora! O mores! »
- 36 Glossaire nostalgique
- 38 Comme un air de famille
- 40 L'histoire d'une passion
- 42 Pascal Boniface: « Le football canalise les tensions »
- 44 Christian Gourcuff, poète et chorégraphe
- 47 Le bonheur au pied
- 48 De la Basse-Bretagne au Stade de France
- 50 Israël – Palestine: les dribbles du dialogue
- 52 Lilian Thuram: « Le foot, ça vous change un homme! »

# LE FOOT EST-IL HORS JEU?

**S**alaires mirobolants, racisme de certains supporters, expulsions d'habitants de favelas brésiliennes pour faire place nette au Mondial... le football n'échappe pas aux excès de la société alors qu'on le voudrait pur, débarrassé des appétits marchands et des calculs égoïstes. Mais pourquoi donc ce sport universel continue-t-il de focaliser les passions de milliards d'humains? À cause du jeu, des passes, des *dribbles* et des buts. C'est ce plaisir partagé sur une plage, dans une rue ou sur la pelouse d'un stade qui fait la magie du foot et permet de toucher du pied, envers et contre tout, le rêve d'une communauté humaine rassemblée pour vivre une confrontation pacifique.

**BENJAMIN SÈZE ET BERNARD STÉPHAN**

**David Ducourtioux**, en Ligue 1 à Valenciennes. Approchant la quarantaine, il arrive bientôt au terme de sa carrière. La vie, elle, ne s'arrête pas... loin de là.

## Un métier toujours ludique



**J**ouer avec des copains, et partager.» Voilà comment David Ducourtioux, 37 ans, joueur à Valenciennes, résume le foot. Il reçoit en survêtement, souriant, dans le bureau d'un coach encombré de papiers. « On est de grands gamins, me disait Nico tout à l'heure. C'est vrai. » Nico? Nicolas Penneteau, gardien de but, et ami. « Nos femmes nous disent qu'on est chacun la deuxième femme de l'autre. » Un « grand gamin », c'est l'impression que donne Ducourtioux avec ses pattes d'oie au bord des yeux et ses taches de rousseur. À voir sa mine espiègle, on ne s'étonne qu'à moitié qu'il aime encore jouer au foot trente ans après ses premières balles. « C'est un métier, mais toujours ludique. S'il n'y avait que les contraintes, ce serait difficile d'être à fond. » Les contraintes? À chaque test d'endurance de début de saison, « Duc », comme l'appellent ses coéquipiers, en impose aux recrues dont il a deux fois l'âge, avec son corps sec et ses scores de marathonien. Enfant, il n'avait pas de poster de joueur de foot dans sa

chambre. Il ne regardait pas les matches à la télé, mais il appelait toujours « deux ou trois copains » pour jouer, entre champs et tracteurs, près de Limoges, où vivait ce fils d'un chauffeur de bus et d'une laborantine, petit-fils d'agriculteurs. Il vit aussi à la campagne avec « des vaches au bout de la maison ». Il a rencontré sa femme, prof d'EPS « très sportive », sur les bancs du collège. Ses deux fils de 10 et 7 ans sont plus fans du club de Lille que de celui de leur père. Ça l'arrange. « Je n'ai pas envie que mes enfants se la racontent à la récré, mais qu'ils soient fiers du père et non du joueur de foot. » Il ne regarde toujours pas la télé, ne surfe pas sur le net, n'a que faire de la Coupe du monde. « Je préfère jouer. » Ce qui est bien dans le foot, ce sont les autres, et il pense qu'il n'aurait jamais pu pratiquer un sport individuel. Il trouve que « plus on monte, plus les ego sont grands, et plus ça devient difficile de créer de vrais liens » mais se souvient de défaites où il ressentait quand même « qu'on avait fait un truc ensemble ». « Depuis que je suis

tout petit, je voulais être heureux », dit-il. On l'imagine, à 6 ans, avec les mêmes taches de rousseur, euphorique, balle au pied. Et maintenant, heureux? « Complètement ! » Malgré l'échec : Valenciennes redescend en Ligue 2. « L'échec d'un groupe dont je fais partie. » Quelques supporters n'ont pas supporté. « Il y a eu des crachats. Ça a été dur. J'ai vu des gens avec de la haine dans les yeux. Mais ça fait partie du boulot. Plus la médaille est grosse, plus son revers est important. » Il préfère se souvenir des supporters présents même quand ça va mal, qui offrent des cadeaux personnalisés pour son anniversaire. Il est en fin de contrat, et ne sait pas ce que sera sa carrière demain, mais « la vie ne s'arrête pas ». Il a pris les devants, avec un BTS d'action commerciale, et un diplôme d'entraîneur en cours. Il est célèbre pour avoir pratiqué les premiers gestes de secourisme sur le joueur David Sommeil victime d'une crise cardiaque, et qu'il a sauvé. Et refuse d'en parler.

**HAYDÉE SABÉRIAN**  
PHOTO **DAVID PAUWELS**



**Afnane Marongiu**  
cultive avec fraîcheur et fantaisie  
l'art du ballon rond, dans un milieu  
sportif encore très dur et machiste.

## Renarde des surfaces

**S**ur le terrain, Afnane Marongiu occupe un poste de briscarde, celui de milieu défensif, où la technique et une bonne vision du jeu sont requises. Une position où il faut porter son équipe, composée de femmes de deux fois son âge, pour certaines. Du haut de ses 17 ans, c'est bien elle la benjamine du Groupement féminin Nantes-Est (GFNE). «*Elle apporte une touche de fraîcheur et de fantaisie*», se réjouit Amélie, une de ses coéquipières. Afnane termine seulement sa deuxième saison sur un «vrai» terrain de football, bien qu'elle ait grandi la balle au pied. «*J'ai toujours préféré m'amuser avec des garçons*», se souvient cette enfant d'immigrés venus de Sardaigne et du Maroc. Très vite, elle est la seule fille du quartier qui «*délaisse les poupées et les dinettes*» pour jouer au ballon avec ses deux frères, Hodaïfa et Zaccaria, dans les environs de Valenciennes où est alors installée sa famille. Elle est la seule fille à y jouer. «*Avec Zaccaria, nous avons presque le même âge, on a été élevés comme des jumeaux*», raconte Afnane, comme pour expliquer sa passion du football. Elle aime avant tout enchaîner les *dribbles*, les «virgules», tenter les «petits ponts»... Un peu trop d'ailleurs au goût d'Éric, son entraîneur

actuel, qui l'a placée à un poste défensif pour l'obliger à jouer plus simple, et plus collectif. Elle se verrait bien en «numéro 10», comme Andrea Pirlo, son idole. Un jour, peut-être... En attendant, la «tricoteuse» apprend la rigueur. Son club fétiche? Le Milan AC, depuis qu'elle est toute petite. «*C'était la meilleure équipe sur notre console de jeu PS5.*» Le soir, la formation milanaise et le championnat d'Italie sont supportés par toute la famille sur le petit écran. En rejoignant une équipe de femmes, après son déménagement à Nantes, Afnane découvre à 15 ans la vie d'un groupe conjugué au féminin, ce qui n'en finit pas de la surprendre: «*Je trouve les agressions verbales plus violentes que chez les garçons. Je pense que les filles sont plus dures entre elles mais aussi plus franches, moins sournoises...*» Reste que dans ce voyage en ballon rond, il y a le regard des hommes, auprès de qui elle doit sans cesse se justifier. Dans la cour de récréation de son collègue, elle est traitée de «*garçon manqué*» et s'entend dire: «*En fait, tu te caches, mais t'es un vrai mec.*» Elle encaisse aussi les discours faussement bienveillants: «*C'est un sport d'hommes. Arrête de jouer, tu vas te faire mal.*» Afnane ne compte plus les vexations:

des footballeurs leur refusent l'accès à un terrain pour qu'il ne soit pas abîmé avant leur propre match, forcément plus important, ou rentrent sur le terrain pendant le match des filles. «*J'ai l'impression qu'une femme qui joue au football est vue comme un homme qui fait de la danse.*» Malgré ces attitudes condescendantes, la jeune Nantaise ne se démonte pas: elle est la seule fille au lycée à avoir choisi le football comme option au Bac ES (économique et social) qu'elle passe cette année; elle joue aussi au futsal (football en salle) contre «*des équipes de garçons*». Pour elle qui «*refuse le rapport de force*», le meilleur moyen de s'imposer reste le jeu: «*Si tu leur mets un vent, d'entrée de jeu, c'est gagné.*» Musulmane, la question du port du voile islamique sur un terrain la fait réfléchir. Aujourd'hui, la Fédération française de football l'interdit. «*Si c'est la règle, il faut l'appliquer. Ce qui n'empêche pas d'avoir le droit de militer pour son autorisation.*» Une réflexion sur le rapport à l'islam qu'elle poursuit hors des terrains. Regrettant que la religion soit «*un sujet tabou au lycée*», elle veut lancer avec sa sœur Soundousse une antenne locale de l'association interreligieuse Coexister.

**CÉDRIC MANÉ, TEXTE ET PHOTO**

**Killian Vilangani** pourrait devenir footballeur professionnel un jour. Il travaille pour. Si son projet n'aboutit pas, il jouera quand même... pour le plaisir.

## Faire vibrer les foules, un rêve d'adolescent

**C'**est comme si j'avais toujours aimé le foot. » Killian Vilangani, 16 ans, ancienne jeune recrue du Racing Club de Lens, a trouvé refuge à l'Entente sportive de Wasquehal, dans le Nord, après une série de blessures. Les premières balles, « à 2 ou 3 ans », étaient échangées avec son père. « C'est toujours le point de départ, un père qui aime le sport. » Avec son père ouvrier

plaquiste et sa mère assistante de direction, il vit avec sa jeune sœur dans une petite maison à Wattignies dans la banlieue de Lille, typique du Nord, avec derrière un jardin tout en longueur. La grande télé à écran plat dans le salon attend les matchs de Coupe du monde. « J'ai hâte », dit Killian. « Quatre ans, c'est trop long. » Son père est fan de l'équipe de France, sa « terre d'accueil ».



Il suit aussi la Coupe d'Afrique des nations, pour l'Angola où il est né, et la République démocratique du Congo, où il a grandi. Killian rêve de voir gagner le Brésil. « Ça rassemblerait tout un pays, après les émeutes. Quand la France a gagné en 1998, on était tous ensemble. Les gens en parlent encore. »

Enfant, il jouait « pour jouer ». Pour courir, être dehors, avec les cousins, les copains. « Je ne me rendais pas compte. On te disait juste : "Tu cours, allez, allez !" Tu ne vas pas en demander plus à un enfant. » Il démarre à 5 ans, à l'Iris Club de Lambersart. À 12 ans, il entre au centre de formation du Racing Club de Lens, « pour devenir pro, un rêve ». Il quitte ses parents, devient interne. C'est l'époque des héros, des livres sur le foot. « J'ai une encyclopédie comme ça. » Il mime dix centimètres entre le pouce et l'index. « Même si ce n'est pas mon époque, ça m'intéresse. Pelé, c'est la base. Maradona, Van Basten, Papin, Baggio. Johan Cruyff, un énorme joueur, il a modifié le jeu du Barça. Tout en passes, tout en finesse. » Et Thierry Henry, ses « frappes enroulées ».

À Lens, il a parfois été ramasseur de balles pour l'équipe pro. Un souvenir : « Un soir, depuis les tribunes des visiteurs presque vides, et j'ai vu chanter 40 000 supporters lensois dans les tribunes d'en face. De tous horizons, de toutes générations. Le stade vibrait. Quand je pense que les supporters lillois se permettent de siffler leurs joueurs alors qu'ils sont troisièmes au championnat ! À Lens, même quand l'équipe est en Ligue 2, les supporters sont là. Dans une région pauvre, ils sont prêts à sacrifier leur budget. Je me suis senti proche de ça. Ça donne envie de jouer pour les foules. »

Il y croit. « Il faut toujours espérer. » Il ne mise pas tout sur le foot. Après une mention « très bien » au brevet, il maintient un honorable « 12,5 de moyenne » au très sélectif lycée Sainte-Thérèse-d'Avila de Lille. Il adore l'histoire et la lecture. Son dernier livre : *Bel Ami* de Maupassant, « lu et relu ».

« Je me donne deux ans pour voir si je peux intégrer un groupe professionnel », projette-t-il. Et si ça ne marche pas, il compte peut-être devenir journaliste sportif. En tout cas, joueur du dimanche. « Je ne pourrais pas arrêter. Ce n'est pas une drogue, mais ça y ressemble. »

**HAYDÉE SABÉLAN**  
PHOTO DAVID PAUWELS

(1) À l'heure où nous écrivons, Lens a toutes les chances de monter en Ligue 1.



**Jérôme Warembourg** ne court pas après le ballon sur le terrain. Il est le seul. Il assure son rôle d'arbitre, homme en noir et casque bleu... et adore cela.

## La diplomatie des coups de sifflet

Il est l'homme invisible, impassible, celui qui court en moyenne «entre 9 et 14 kilomètres par match», qui fait marcher, en plus de ses muscles, son cerveau et ses yeux, à toute vitesse. Et un sixième sens, entre tact et autorité. Il adore cela. «Vidé» à la fin de chaque match, Jérôme Warembourg, 29 ans, arbitre central en quatrième division et sur le banc de touche en Ligue 2, a l'impression d'être un «chef d'orchestre». On le verrait plutôt comme un juge de paix en zone de guerre: c'est lui qui, à chaque seconde du jeu, avec l'aide de deux modestes arbitres de touche, empêche le terrain de devenir un champ de bataille. Il y a autre chose qui lui plaît: être à contre-courant. Gagner, par ses décisions, le droit de devenir transparent. «On ne parle de l'arbitre que quand il a fait une erreur.» Jérôme Warembourg arbitre presque tous les week-ends. Ce célibataire, dans le civil banquier au Crédit mutuel, habite à Lomme, en banlieue lilloise, dans une maison tirée au cordeau, avec son mobilier noir et blanc et sa vue sur un

jardin au gazon impeccable. Visage anguleux, cheveux courts, il fait penser à un jeune officier qui obéit, commande, monte en grade. Il court trois fois par semaine. Parfois observé par un pair depuis les tribunes, il est conseillé et noté chaque année puisqu'il faut passer des galons d'athlète et de juge, et monter dans la division supérieure. Pour un match à 15 h, il arrive la veille, pour être «au top». Ce samedi-là, il se prépare pour un Caen – Brest. Il sait où il met les pieds: dans ce match «pour la descente», l'équipe qui perdra risque d'être reléguée dans la division inférieure; alors que le jeu s'annonce offensif, il lui faudra être encore plus vigilant. Le soir du match, il rentre à Lille, se couche à 3 h pour être levé à 7, et reprend sa semaine de travail. Il gagne entre 600 et 700 euros bruts par match. De temps en temps, il arbitre en district, «pour ne pas oublier d'où je viens», là où «on gagne 40 euros par match» et où «on s'en prend plein la gueule». Quand le courant passe, il arrive dans le club avec des gaufres, de la bière,

des bêtises de Cambrai, des produits du Nord pour montrer l'homme derrière l'uniforme. Pour «le plaisir de rencontrer les gens» aussi, qu'il ne soupçonnait pas quand, adolescent timide, il faisait ses classes avec un arbitre qui l'avait pris sous son aile.

À son tour, il forme Julien, 15 ans, le fils de son voisin. «Je rends ce qu'on m'a donné. L'arbitre qui m'a formé avait reçu la même chose.» Il a des copains dans toute la France, adhérents comme lui de l'Amicale française des arbitres de football (Afaf), une des deux grandes associations d'arbitres, où il a des responsabilités. Certains sont montés à Lille pour lui donner un coup de main pour retaper sa maison. Il lui arrive de traverser la France pour voir un copain arbitrer. Il est contre l'arbitrage vidéo, parce qu'il ne sera jamais parfait, et qu'il faut «accepter l'erreur humaine: les joueurs font des erreurs, les arbitres aussi». Il sait que si demain il se blesse, il lui faudra s'arrêter. Il le redoute. «Si on m'enlève ça, je ne suis pas bien.»

H. S. PHOTO D. P.



**Nicolas Madoré** partage son temps entre sa boutique de fleurs à Pontoise et le club de l'Union sportive de Magny-en-Vexin, dont il codirige l'école de football.

## « Les enfants nous le rendent bien »

L'un après l'autre, ils s'élancent : petite course balle au pied et, dans la foulée, tir au but. Pour certains des trente-quatre enfants âgés de 6 à 13 ans, assez accros au foot pour passer leurs vacances de Pâques sur le stade de Magny-en-Vexin (Val-d'Oise), l'exercice n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît à première vue. « Vous voyez, quand on veut, on y arrive », lance un coach de sa voix ferme, le tout sous l'œil attentif de Nicolas Madoré. Avec Jean-François Devillers, alias « Titi », ce fleuriste de Pontoise dirige à 42 ans l'école de foot du club et entraîne les « U 13 », les gamins de 13 ans. Cela va bientôt faire sept ans qu'il les suit, depuis le jour où, venu accompagner son fils à l'entraînement, il s'est laissé convaincre de quitter la touche

pour donner un coup de main. Il s'est par la suite investi un peu plus chaque année. Aujourd'hui, c'est presque pour lui comme un second travail qui, tout bénévole qu'il soit, est exigeant et chronophage : soirées, mercredis après-midi, week-ends de matchs, tournois, réunions, plannings, discussions avec les parents et repas les uns chez les autres... Mais le fleuriste y a pris goût : « Les enfants nous rendent bien notre investissement. Je prends beaucoup de plaisir à partager avec eux les moments de joie, d'excitation, de tristesse. Cela me change de ma routine, au point que je ne me vois pas arrêter. »

Ce « métier » d'éducateur-entraîneur, Nicolas l'exerce avec sérieux : « Il faut intéresser les enfants, leur parler, les encourager, leur donner envie de mieux

jouer : "Tu as raté, ce n'est pas grave, récupère la balle !" On voit les gamins se transcender, s'encourager. Les meilleurs tirent le groupe vers le haut et tout le monde progresse ainsi. »

Lui y compris. Il suit une formation – une semaine de théorie le matin, et de pratique l'après-midi – pour comprendre pourquoi on s'occupe des enfants, comment équilibrer l'esprit du jeu et la compétition. « J'échange par ailleurs avec d'autres éducateurs, et je me documente sans cesse. Vive l'internet. J'engrange tous les jours des connaissances footballistiques et des méthodes pour adapter aux enfants les exercices physiques et techniques. »

L'USC de Magny-en-Vexin, et ses 320 licenciés, serait-elle une fabrique de futurs pros ? « Non, tranche Nicolas. J'en ai connu de très bons, mais il faut garder les pieds sur terre. » Ici, la terre, c'est pour la betterave, le blé, le maïs ! Et puis, il n'y a pas que le foot dans la vie. Là-dessus, Laurent Cabot, président du club, rejoint Nicolas : « Certains clubs perdent l'esprit du foot, souligne-t-il. Ils ont plus la "championnite" que le sens du plaisir. Nous, nous voulons que le club préserve ses valeurs. » À savoir : politesse, fair-play, sens de l'amitié et respect sur le terrain des joueurs et de l'arbitre. Comme une famille...

**XAVIER PANON, TEXTE ET PHOTO**



# « O TEMPORA ! O MORES ! »

« *Quelle époque ! Quelles mœurs !* » Financiarisation, vedettariat, marketing à outrance... le football moderne, miroir de notre société, n'échappe pas à ces dérives. Au point d'en perdre le goût du jeu ?

PAR BENJAMIN SÈZE



**La publicité** rémunère les footballeurs afin de profiter de leur image et de leur notoriété. Ici, Zlatan Ibrahimovic dans un spot pour la Xbox. Photos DR

Il s'est créé en divers pays des tendances qui déterminent un courant favorable à l'instauration de groupements professionnels. [...] Ces tendances risquent de porter un préjudice moral considérable à la pureté du football, à son noble caractère éducateur des masses », s'inquiétait un journaliste du *Miroir des Sports* dans un article paru le 27 octobre... 1921. Soit quarante ans après l'apparition du ballon rond en France et une petite dizaine d'années avant qu'il y soit professionnalisé. Une petite piqûre de rappel historique récemment publiée par le journaliste de *l'Équipe* Didier Braun, sur son blog « Une autre histoire du foot »<sup>(1)</sup>. Nous sommes dans l'immédiat après Pre-

mière Guerre mondiale et la période est au développement du sport spectacle en Europe. Le football, mais aussi l'athlétisme, le cyclisme, la boxe, attirent les foules. « *Et le public veut des records. La dimension spectacle incite à améliorer la performance. Ce qui suppose que les sportifs passent plus de temps à s'entraîner*, raconte Didier Braun. Les bons joueurs se font alors payer par des voies détournées : emplois fictifs, défraiements, indemnités... » C'est dans ce contexte de faux amateurisme que la question de la professionnalisation du football se pose. La controverse fait rage entre les défenseurs d'un sport « noble », éducatif, olympique et forcément amateur, et les dénonciateurs d'une situation jugée hypocrite.

## Le mythe d'origines idylliques

Depuis, le débat autour de la place de l'argent dans le foot n'a jamais cessé. « *À chaque époque, on a chanté : "O tempora ! O mores !" Le football n'existe plus, il a été transformé. Et l'idée que des personnes soient payées pour jouer a toujours choqué* », rappelle Paul Dietschy, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Franche-Comté, et auteur d'une *Histoire du football* (Perrin, 2010)<sup>(2)</sup>. L'historien Alfred Wahl<sup>(3)</sup> confirme : « *Il faut balayer la légende d'un football originel où l'esprit sportif pur et le désintéressement auraient prédominé. Les enjeux actuels étaient déjà présents à l'origine, même si c'était à une échelle plus réduite.* » Sur les salaires mirobolants des joueurs, Didier Braun a cette anecdote : « *La première vedette du football français fut le gardien de but Pierre Chayriguès qui a commencé à jouer avant 1914 et a* →

→ *poursuivi sa carrière jusque dans les années 1920. Dans ses mémoires, Chayriguès évoque les primes qu'il touchait par match.* » Ne voyant pas trop ce que représentaient ces sommes pour l'époque, le journaliste s'est renseigné auprès de l'économiste Thomas Piketty. « *Il m'a répondu: "Mais c'est incroyable, il gagnait autant qu'un PDG!"* » Dans les années 1930, les footballeurs les mieux payés évoluaient dans le championnat italien. « *À la Juventus de Turin, Raimundo Orsi gagnait sept à huit fois plus qu'un juge ou qu'un professeur d'université* », relate Paul Dietschy. Comment étaient financées de telles sommes? On ne parlait pas encore de sponsors, mais les clubs – souvent déficitaires – dépendaient d'un ou plusieurs mécènes dont le rôle était d'apporter des capitaux pour acheter de nouveaux joueurs.

### Une financiarisation ancienne

Rapidement, le football européen a attiré des fortunes nouvelles. « *Ce que l'on voit aujourd'hui avec les Qataris au PSG ou avec les milliardaires russes en Angleterre – le "pétrofootball" – est un peu la reconstitution de ce qui s'est passé dans les années 1920 et 1930*, analyse Paul Dietschy. À l'époque, on a vu arriver à la tête de clubs européens, souvent fondés par d'anciens joueurs, des entrepreneurs issus du commerce ou de l'industrie, à l'image de la famille Agnelli à Turin. Certains ont même fondé leur propre club, tel Peugeot à Sochaux. Dans les années 1980, ce fut au tour des riches propriétaires de médias: Silvio Berlusconi, Jean-Luc Lagardère, le groupe Canal Plus... » Finalement, poursuit l'historien, la financiarisation a très tôt fait partie du football, de même que certaines dérives l'ont accompagnée: « *On sait très bien que l'AS Saint-Étienne a fonctionné entre 1978 et 1982 grâce à une caisse noire qui permettait de rétribuer Platini et d'autres joueurs en échappant à l'impôt.* »

## Il faut balayer la légende d'un football originel désintéressé: les enjeux actuels étaient présents dès l'origine du sport.

Transferts aux montants exorbitants, salaires mirifiques, fraude fiscale, corruption... Ce qui change aujourd'hui, et qui choque d'autant plus, ce ne sont pas tant les pratiques que leur dimension, observent les spécialistes. « *Les sommes en jeu sont éminemment plus conséquentes*, constate Paul Dietschy. *Ce qui est relativement récent, par exemple, c'est la disproportion entre le salaire d'un ouvrier ou celui d'un cadre et le salaire de certains footballeurs qui représente 500 ou 800 fois le montant des premiers.* » Un phénomène qui n'est pas propre au football, tient-il à souligner: « *Cela rend aussi compte d'une société où l'on admet des inégalités abyssales par rapport à l'époque des Trente Glorieuses. Il suffit de voir les salaires des grands patrons.* » Cette précision est importante pour

Alfred Wahl: « *Le monde du football – joueurs, dirigeants, financiers, administratifs, supporters et spectateurs – a une histoire qui reproduit celle de la société dans laquelle il se meut.* »

Comment expliquer que le football brasse aujourd'hui autant d'argent, notamment en France? « *Ce qui a énormément transformé la donne, c'est la médiatisation par la télévision à partir des années 1970* », se souvient Didier Braun. Encore peu répandu en 1950, le petit écran a envahi en vingt ans les foyers hexagonaux, et les moyens techniques de retransmission n'ont cessé de s'améliorer. Si bien qu'en 1970, les Français peuvent suivre en direct devant leur poste de télévision les exploits de Pelé et Franz Beckenbauer lors de la Coupe du monde qui se joue à quelques milliers de kilomètres, au Mexique. Une première. « *Cela a élargi le public de manière considérable* », assure le journaliste de l'Équipe. Cet intérêt croissant est favorisé par un regain de forme du football français. « *Nous sommes à la grande époque des "Verts" de Saint-Étienne, et l'équipe de France revient peu à peu au premier plan, jusqu'à être l'une des meilleurs équipes européennes et mondiales au début des années 1980.* » La fréquentation des stades augmente: « *Dans les années 1960, on comptait en moyenne moins de 10 000 spectateurs par match en première division.* » La télévision amplifie aussi le phénomène de vedettariat. « *Lorsqu'on parle de vedettes dans les années 1950 et 1960, comme Just Fontaine ou Raymond Kopa, cela n'a pas grand-chose à voir avec la notoriété des joueurs actuels* », rappelle Didier Braun.

### Pipolisation et marchandisage

« *Aujourd'hui, une vedette du foot est un people, parfois même une marque, dont la célébrité dépasse largement le domaine sportif.* » Le football devient un support publicitaire intéressant. Les sponsors affluent. L'arrivée en 1984 de Canal Plus ouvre une nouvelle fenêtre médiatique, et accentue la tendance. « *Il y a une sorte d'industrie du spectacle qui se met en place à partir des années 1980* », constate Didier Braun. Une industrie en bonne partie nourrie par les droits télévisuels qui explosent dans les années 1990. « *C'est un effet collatéral de la privatisation des moyens de communication et de la télévision* », explique Paul Dietschy. *Entre 1998 et 2002, les droits télé de la Coupe du monde ont été multipliés par dix* [84 à 853 millions d'euros, NDLR]. » Pour la diffusion de l'édition sud-africaine, en 2010, la Fédération internationale de football (Fifa) a engrangé 1,5 milliard d'euros. En France, les droits télévisuels des championnats professionnels ont atteint en avril dernier le montant record de 748,5 millions d'euros par an pour la période allant de 2016 à 2020. « *Ce qui a tout bouleversé, c'est aussi la prise de pouvoir des joueurs depuis vingt-cinq à trente ans* », considère Grégory Schneider, journaliste sportif à Libération. L'instauration du contrat à durée déterminée – autrement appelé le « contrat à temps » – en 1969, sous la pression du syndicat de l'Union

(1) uneautrehistoiredufoot.blogs.lequipe.fr

(2) Une édition de poche vient de paraître chez Tempus.

(3) Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le football, dont *Histoire de la Coupe du monde de football. Une mondialisation réussie*, P.I.E. Peter Lang, 2013.



nationale des footballeurs professionnels (UNFP), inverse le rapport de force entre joueurs et dirigeants. « Jusque-là, les footballeurs appartenaient au club, ils signaient des contrats qui les liaient jusqu'à l'âge de 35 ans. À la fin de chaque saison, le joueur allait voir le président pour discuter des conditions de l'année d'après. Et s'il n'était pas d'accord, il ne pouvait pas dire: "Je m'en vais." Ce n'était pas possible », rappelle Didier Braun. « Ce contrat à temps est un progrès social, car il ne faut pas oublier que les joueurs ont longtemps été exploités, souligne Grégory Schneider. La plupart étaient sous-payés. » En 1963, Raymond Kopa aura cette phrase qui lui vaudra six mois de suspension: « Les footballeurs sont des esclaves. »

## Un phénomène de surenchère

La liberté de choix des joueurs crée de la concurrence entre les clubs et fait monter les enchères. Mais leur situation financière va réellement changer au cours des années 1980 et 1990 sous l'effet conjoint de l'apparition d'agents pour défendre leurs intérêts, de l'instauration d'un *mercato* de mi-saison et de l'arrivée dans le football français « d'hommes d'affaire comme Claude Bez à Bordeaux, Bernard Tapie à Marseille, et Jean-Luc Lagardère à Paris », explique Didier Braun: « Là, il y a eu un phénomène de surenchère sur les salaires qui a été typique quand Lagardère a créé le Matra Racing, à Colombes (92), et y a fait venir des vedettes comme Maxime Bossis et Luis Fernandez. » L'année 1995 marque un tournant décisif dans le paysage footballistique. L'arrêt Bosman supprime la limite par équipe du nombre de joueurs étrangers issus de l'UE. « La concurrence nationale entre les clubs pour avoir un joueur se déplace au plan international. Ensuite, il y a un effet boule de neige:

*mondialisation des transferts, des clubs et du spectacle, internationalisation des droits télé... »*

Surenchère sur les transferts et salaires, commissions, surendettement, la place démesurée de l'argent inquiète les hautes instances du football européen: depuis 2011, l'UEFA cherche à contraindre les clubs au *fair-play*... financier, pour assainir leurs comptes. L'argent a-t-il tué le jeu? Nos interlocuteurs ne partagent pas cet avis. « Même s'il est clair que, pour de nombreux footballeurs, la réussite sociale et financière est importante, même si l'obligation de résultat fait souvent passer au second plan le pur plaisir du jeu, celui de la liberté de perdre ou de gagner... La passion de ces joueurs, pour la plupart, reste malgré tout le football, et de jouer un vrai football », affirme Paul Dietschy.

« C'est vrai qu'il y a sans doute une mentalité plus individualiste, mais les bonnes équipes sont celles où l'esprit collectif existe, renchérit Didier Braun. Zlatan Ibrahimovic semble être aujourd'hui l'archétype de la vedette qui attire tout à elle. Mais j'entends dire qu'il est plutôt bon camarade dans les vestiaires et très exigeant sur la rigueur collective de l'équipe. » Le journaliste de l'Équipe poursuit: « Si le foot avait complètement basculé dans le spectacle. Je suppose qu'on en serait arrivé à créer des ligues fermées regroupant les meilleurs clubs, où on tourne en rond sans qu'il n'y ait de soucis de descente dans la division inférieure. » Et de conclure: « Ces dernières années, on parle beaucoup du FC Barcelone et du Bayern de Munich. Pour le grand public, comme pour les acteurs et les décideurs, c'est au moins autant lié à ce qu'ils montrent dans le jeu et à leurs résultats qu'à leur notoriété commerciale internationale. Ce sont des marques tout en restant des équipes. Il y a un moment où ils se retrouvent sur le terrain, et cela n'est pas moins fort qu'il y a un demi-siècle. » ■

**Dans un café parisien, une retransmission de match.** L'écart de revenus entre footballeurs et supporters n'a jamais été aussi grand.  
© Olivier Laban-Mattei



# GLOSSAIRE NOSTALGIQUE

À travers quelques mots, un regard détaché et subjectif, frôlant parfois la mauvaise foi, sur ce qu'est aujourd'hui devenu le football.

PAR PHILIPPE CLANCHÉ



## Arena

Il y a quelques années, le football des vedettes se disputait dans des stades. Aujourd'hui, globalisation oblige, tous les nouveaux théâtres footballistiques européens s'appellent «arena». La référence antique est évidente, même si les morts sont plus rares aujourd'hui. Le terme ne s'utilise pas seul mais accolé à une marque, qui paye une fortune pour cela. Ce qui s'appelle, en bon français, le  *naming*. À Munich, le bon vieux Stade olympique est supplanté par l'Allianz Arena, à la gloire d'un assureur. Sans nuire au rendement du FC Bayern de Franck Ribery. Au Mans, depuis que MMA a accolé son nom à la nouvelle arena, le club professionnel a disparu laissant les Sarthois avec leur chagrin et leurs impôts locaux. En prévision du Championnat d'Europe des nations 2016, les Bordelais regardent pousser la leur. Sans savoir quel grand cru local pourra y apposer son blason.

## Mercato

On appelait cela jadis la saison des transferts. De mai à août, quelques joueurs changeaient de club au gré des carrières et des ambitions des dirigeants. Cela faisait vendre les journaux en l'absence de compétition. Tout ceci n'est plus, le *mercato* (le «marché») règne désormais toute l'année. Si les champions changent officiellement de casaque lors de deux périodes, en hiver et



en été, le trafic est permanent. Les agents de joueurs, qui touchent une grosse commission à chaque nouvelle signature, ont tout intérêt à multiplier les déménagements de leurs poulains, lesquels en profitent le plus souvent pour faire gonfler leur salaire mensuel et empocher les primes d'installation. Et, à chaque fois, les fans transis ont droit à la belle image du nouveau venu posant radieux le maillot à la main, serrant la pince du président, et jurant que le Machin FC est le seul club de son cœur. Six mois plus tard, il fera de même devant le public de l'Olympique de Truc.

## Panini

Attention aux faux amis. Il n'est pas question ici des simili-sandwichs chauds écrasés par des gaufriers. Panini est le roi italien, et européen, de la vignette autocollante de joueurs de foot. Celle qui apparaissait au hasard dans des pochettes achetées chez le buraliste. Celle qui s'échangeait dans les cours de récréation et concurrençait les bonbons dans les dépenses d'argent de poche. Quand les albums cornés réapparaissent par miracle, vingt ou trente après, dans un meuble de sa chambre d'enfant

chez papa-maman, l'ancien collectionneur les brandit fièrement à ses héritiers. Et s'émerveille bêtement devant les coupes de cheveux *vintage* et les maillots en lycra moulant le corps des héros de sa jeunesse. Alors les fistons, pour qui 1998 et Zinédine Zidane constituent l'an 0 de l'Histoire du foot, font remarquer que photos, statistiques et mille autres choses sont maintenant disponibles, gratuitement, sur l'internet. Et l'incident familial intergénérationnel n'est pas loin.

## RMC Info

Les profs adorent France Culture ; les jeunes sont branchés NRJ (ou Skyrock) ; les footeux, eux, ont RMC Info. Plus de la moitié de la grille est dédiée



au sport, et principalement au ballon rond. Tous les matchs sont retransmis en direct et les *talk-shows* occupent les (rares) espaces pendant lesquels aucun ballon n'est lancé nulle part. Fidèle à la philosophie maison, également utilisée pour la politique, l'auditeur est roi. Sa parole est autant valorisée que celle des journalistes et des consultants. Et pour cause, avec la multiplication des retransmissions télévisées, tout le monde a accès aux mêmes images. Même les conférences de presse des entraîneurs, et leur indigence, sont désormais accessibles à la radio ou sur l'internet.

## So Foot

La foot-nostalgie est aujourd'hui un marché. Pour toutes les générations nourries par les Verts de Saint-Étienne et les exploits de Platini, le foot, c'était mieux avant. Avant les matchs télévisés quasi quotidien, avant que des princes du pétrole décrètent à l'avance qui va gagner. Ce sentiment fait le succès de *So Foot*. Réactionnaire assumé, le mensuel met en avant une culture foot dans laquelle le beau jeu était roi, alors que nutritionnistes et financiers n'avaient pas encore pourri un monde merveilleux. *So Foot* étudie sans complaisance les zones d'ombre du football d'aujourd'hui : drogue, dopage, racisme, addiction au sexe. Des sujets que taisent les médias s'enrichissant sur le dos du ballon rond. À l'image de TF1 qui, contrat oblige, serine à longueur de matchs pénibles que « l'équipe de France a toutes ses chances pour aller loin lors du mondial au Brésil ». *So Foot* sait que cela n'est pas vrai et l'écrit. Et cela marche. ■



## « J'aime le sport de petit niveau »

PROPOS DE **BORIS CYRULNIK\***

**L**e sport est une chance pour tous, et cela dans tous les sens du terme. Une chance pour l'individu, avec le plaisir d'utiliser son corps, de faire des performances, de se rencontrer, d'entrer en compétition. [...] J'aime le sport de petit niveau. Car il socialise, il moralise, et cela n'empêche pas la compétition. Après la compétition, même si on a perdu, on ira au restaurant ensemble, on se parlera, on établira une relation humaine et, de ce combat, nous ferons une épopée, une production humaine. [...]

Je ne crois pas que le sport soit source de morale. Tout dépend de la signification qu'on lui donne. Si la morale du sport, c'est apprendre à être ensemble et à mieux être : alors vive le sport ! Mais si le sport c'est : « Je vous domine, parce que je suis plus fort, parce que mon pays a une idéologie plus forte », alors malheur au sport. [...] Au concept de morale sportive, je préfère celui de l'empathie. Dans l'empathie, je ne peux ni vous tuer, ni vous humilier. La grande différence avec la morale sportive est que, dans le sport, c'est l'arbitre qui freine, qui sanctionne, il y a une loi, un règlement. Car le sujet, lui, va le plus loin qu'il peut, c'est le règlement qui le freine. Dans l'empathie, c'est moi qui me freine. L'empathie est donc plus morale que le sport. [...]

Quand je rencontre un sportif handicapé, je suis charmé par l'importance qu'il accorde au sport et par le bonheur que celui-ci lui apporte. Le handicap est une blessure physique, mentale et sociale. [Avec la pratique du sport,] il y a réparation narcissique au bon sens du terme : « Je ne suis pas aussi handicapé que vous le pensez. Je peux faire du sport, courir, vivre, et je ne suis pas aussi aliéné que vous le croyez. Je surmonte mon handicap, je le métamorphose. » C'est d'une importance énorme et respectable qui permet de reprendre une autre forme de vie. On métamorphose le trauma en une performance qui sert de modèle à d'autres blessés : c'est la définition même de la résilience.

\*Extraits d'un entretien réalisé par l'Insep.  
[http://www.canal-insep.fr/regards\\_sur\\_le\\_sport](http://www.canal-insep.fr/regards_sur_le_sport)

À Montreuil, le Red Star club, historiquement ouvrier, s'est consolidé, depuis sa création en 1929, autour d'une dynamique sociale. Fort de près de 600 licenciés, le club réalise un travail éducatif et peut, pour certains jeunes, ouvrir d'authentiques perspectives. Reportage.

PAR AYANN KOUDOU  
PHOTOS STEVEN WASSENAAR



## COMME UN AIR DE FAMILLE

**S**amedi matin au stade des Grands-Pêcheurs, à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Une odeur de grillade parfume l'allée qui mène aux pelouses. Le tournoi annuel de Pâques a débuté un peu plus tôt, organisé par le club du quartier, le Red Star club (RSC). Assis en tribune, douze petits bonhommes et une fille, âgés d'une douzaine d'années, observent leurs « adversaires » du jour s'affronter sur le terrain. Maillots noirs rayés de vert, short et chaussettes assortis, ils portent les couleurs du RSC. Les commentaires fusent. Eux ont joué – et gagné ! – leur première rencontre, et attendent désormais la prochaine. « *On a le temps, on joue à 13h30 contre le Blanc-Mesnil.* » Lorsqu'on lui demande quelle équipe il craint le plus, Abdel répond, honnête, que Bondy pourrait leur causer quelques soucis. Béchir, lui, n'est pas de cet avis. « *On ne craint personne : si on pense à la défaite, on ne va pas réussir* », lance-t-il à l'adresse de ses coéquipiers. Un esprit de compétition que leur inculque leur entraîneur, Abdoulaye Sow : « *Le football est un sport de compétition, il faut être combatif, monter sur le terrain comme des soldats.* » Sans oublier la règle de base, celle de « *respecter l'adversaire et l'arbitre.* » Abdoulaye est fier de sa jeune équipe qu'il suit depuis cinq ans, notamment parce qu'elle compte une attaquante féminine, Marelyne. « *Elle court vite et met des buts... Cela fait un an qu'elle s'entraîne avec nous. Pour récom-*

*penser son travail, je lui ai proposé de participer au tournoi.* » Pour jouer, la timide jeune fille a convaincu ses parents de retarder leur départ en vacances.

### Se dépasser soi-même

C'est l'heure du match contre le Blanc-Mesnil. Du bord du terrain, Abdoulaye s'époumone : « *Plus vite !* », « *Gardez vos positions !* » Béchir n'est pas sélectionné pour cette partie. Qu'importe, c'est avec le même enthousiasme qu'il prend le drapeau et endosse le rôle d'arbitre de touche. Avec une maturité étonnante pour son âge, le jeune adolescent raconte ses progrès sportifs : « *J'ai marqué vingt buts cette année, contre trois*

*élèves qui pensent devenir professionnels, l'école finit par passer au second plan. Puis, après la déception, vient l'errance* », constate Gilberto Da Graça, entraîneur de l'autre équipe du club montreuillois présente au tournoi. Il lui arrive de participer au conseil de classe de ses joueurs et intervient souvent, comme les autres *coaches*, auprès des principaux d'éducation lorsque la scolarité des adolescents vacille. Un rôle de médiateur qu'apprécie Nicolas, son jeune gardien de but prometteur : « *On devrait pouvoir parler à nos professeurs comme avec nos coaches et, à l'école, tout irait mieux.* »

Gilberto raconte avoir vu ses protégés changer, fier du travail éducatif réalisé

« On devrait pouvoir parler à nos professeurs comme à nos coaches. **À l'école, tout irait mieux.** »

*ou quatre les précédentes. Même si certains dans mon équipe font mieux, j'ai réussi à me dépasser moi-même, et c'est ce qui compte.* » Puis vient naturellement la question de l'école. Béchir évoque quelques difficultés mais assure que c'est de l'histoire ancienne. Son entraîneur confirme. Le suivi de la scolarité des joueurs est essentiel au sein du club. « *Si l'enfant doit moins jouer pour améliorer ses résultats scolaires, on le prend en compte* », explique Abdoulaye. Les *coaches* ont le statut d'éducateur et veillent à ce que les enfants gardent la tête sur les épaules. « *Pour les*

au fil des années avec tout le staff. « *Une attention indispensable dans un club local* », affirme-t-il.

Béchir témoigne : « *Si je n'avais pas fait de football, j'aurais fait un autre sport. Mais, si je n'avais pas fait de sport, je serais en train de traîner dans la rue, juste pour me nuire.* » Sur le terrain, le match touche à sa fin. Au tableau d'affichage, le score reste désespérément vierge. Soudain, Hamidou s'agenouille, les mains entre les jambes. Un ballon mal placé... Ses attributs n'ont pas été épargnés. « *Arrête de pleurer et sautille* », lui lance alors Abdoulaye.



**Gilberto Da Graça**, entraîneur au All Star de Montreuil.

**Le club de foot All Star de Montreuil.**  
Ci-contre, Marelyne, attaquante féminine chez les garçons de moins de 13 ans.



L'après-midi suit son cours et les rencontres s'enchaînent pour les jeunes footballeurs du Red Star. Accoudés aux barrières, Nicolas et ses coéquipiers supportent leurs camarades: «*On les regarde chaque fois qu'on peut. Parfois, on les conseille avant le match.*»

### Toujours rester combatif

Sur la pelouse, le jeu est arrêté. Un joueur d'Abdoulaye se tient la jambe après un mauvais tackle. Un troisième genou semble lui pousser sur le tibia. Les secouristes se précipitent. Nouveau coup dur pour l'équipe qui, depuis sa victoire du matin, enchaîne les défaites. Les visages sont fermés, la combativité laisse place au silence de la résignation. Le coach s'attèle à une lourde tâche,

celle de remotiver ses troupes: «*Il faut rester combatif, rien n'est encore joué!*» De leur côté, les joueurs de Gilberto connaissent plus de succès. Oumar vient d'ouvrir le score, devant un public conquis: sa famille. Nicolas peut, quant à lui, compter sur le soutien de son père. Ce dernier est venu tenir la buvette dont la recette servira à financer un voyage au Brésil. Ce week-end n'aurait pu avoir lieu sans le bénévolat de parents et de jeunes du club. Rapporteurs de score, entraîneurs, arbitres... Ils sont quelques-uns, âgés de 13 à 25 ans, à prêter main-forte pour ce tournoi qu'ils ont eux-mêmes disputé plus jeunes. «*C'est notre club qui organise, alors c'est normal qu'on vienne donner un coup de main*», explique un arbitre de 19 ans. William, 18 ans, lui, est steward. Il assu-

re la médiation lorsqu'un différend éclate entre joueurs ou coaches. Malheureusement, cela ne marche pas toujours: l'Union sportive d'Ivry a déclaré forfait après une altercation avec un membre du club de Bobigny. Pour William, c'est le football qui l'a empêché de tomber dans les travers de l'adolescence. Il pense à une personne en particulier: Aimé Crépin, son entraîneur qui, à l'époque, l'a pris sous son aile: «*Aimé m'a parlé, m'a conseillé, il m'a dit pas mal de chose, ça m'a fait plaisir. À présent, je dois montrer l'exemple*», estime le jeune homme qui entraîne une équipe et s'apprête à devenir éducateur. Aimé insiste auprès des jeunes sur l'importance de transmettre ce qu'ils ont appris au club. Yassin, 25 ans, arbitre durant le tournoi, confie que le football lui apporte beaucoup: «*Ça me stimule, ça me permet d'être carré et de me forger une personnalité.*» Bien sûr, avant d'être arbitre, Yassin était joueur. «*J'ai choisi l'arbitrage parce qu'il m'offrait une perspective professionnelle plus rapide que le jeu sur le terrain.*» Ouvrir des perspectives. «*C'est aussi ça le but, considère Aimé. Le sport est une passerelle.*» ■

# L'HISTOIRE D'UNE PASSION

Parce que tout le monde peut devenir un champion et que le suspense d'un match est permanent, le foot s'impose comme une passion populaire.

PAR PATRICK NATHAN



## LIRE

**La Balle au pied. Histoire du football**, Alfred Wahl, Découverte Gallimard, 2002 (dernière édition), 144 p., 15 €  
**Carton jaune**, Nick Hornby, éd. 10-18, 2010, 286 p., 7,50 €  
**«Football, instabilité et passion»**, Pierre Clanché, revue *Communications*, n° 67, 1998.

À l'approche de la Coupe du monde, nos écrans, nos vitrines, nos conversations de comptoir ou autour de la machine à café sont envahis par le football. Pourquoi donc les populations de la planète se passionnent-elles pour ce sport, plus que pour toute autre discipline ? Au-delà de la facilité de la pratique du foot (voir p. 42), cet article tentera d'avancer deux nouveaux éléments de réponse, parmi d'autres.

Alors qu'il est de bon ton de mettre sur un piédestal l'idéal olympique – celui de Coubertin, pas celui de Coca-Cola –, il faut reconnaître que les sports les plus populaires se sont fondés sur le principe inverse : le professionnalisme. Pour le baron rénovateur des jeux d'Olympie, il s'agissait de permettre à une certaine jeunesse dorée de montrer la force et l'élégance des corps durant les années de l'Université. Après les lauriers olympiques, les champions partaient s'occuper des choses sérieuses et, souvent, de reprendre la direction de l'usine ou la banque familiale. D'où le mépris des organisateurs pour ceux qui monnaient leurs victoires<sup>(1)</sup>. À l'opposé, le football, comme le cyclisme ou la boxe, autres disciplines populaires, n'ont jamais eu peur de l'argent. Le gain a toujours été une motivation des sportifs, engagés dans des compétitions pour gagner leur vie. Cette réalité a facilité l'identification du fan au champion, lequel est vu comme ayant réussi le rêve de beaucoup, celui d'échapper à une condition difficile et d'obtenir gloire et richesses.

En France, les joueurs sont très majoritairement issus de milieux populaires, les plus prometteurs étant très tôt mis de côté, à l'écart du système sco-

laire commun. Malgré les efforts louables des éducateurs, la perspective de gagner des millions décourage bien souvent les jeunes de s'accrocher au collège et au lycée. Les grands héros de l'histoire du football sont des fils d'immigrés : Raymond Kopa le Polonais, Michel Platini l'Italien et l'Algérien Zinedine Zidane. Les footballeurs « intellos » (ayant étudié) ou d'origine bourgeoise sont plutôt rares. Au stade ou devant sa télévision, le supporter applaudit celui qui vient d'en bas, dans un mélange d'admiration et de jalousie<sup>(2)</sup>. Pour son talent, pour son salaire, pour sa renommée.

## Une identification populaire

Ce phénomène d'identification a bien été compris et utilisé par les entrepreneurs anglais, grands promoteurs du football au XIX<sup>e</sup> siècle. L'historien Alfred Wahl raconte comment, succédant aux équipes paroissiales nées vers 1850, les clubs d'entreprise voient le jour vingt ans plus tard. Ces derniers prennent rapidement le dessus sur les équipes « bourgeoises ». « *La domination de l'élite sociale*, écrit Wahl, *se termine symboliquement avec la victoire en 1883 des ouvriers de Blackburn sur Eton en finale de la Cup* [coupe d'Angleterre] ». Dès lors, l'argent arrive pour faire de ces ouvriers des sportifs à plein-temps. Le mécénat, des loteries puis des ventes d'action permettent de faire naître l'ère du professionnalisme dont l'expansion ne cessera pas. Le premier club professionnel est créé en 1862. Les stades se remplissent. La finale de la Cup 1901 aurait attiré 110 000 spectateurs ! Entretemps, les marins et voyageurs de commerce du royaume popularisent leur sport partout dans le monde. Ce n'est pas un hasard si une ville portuaire accueille le premier club français. Le Havre football club est fondé en 1872 par une quinzaine d'Anglais expatriés. Il en sera de même dans toute l'Europe et en Amérique. La presse s'empare du phénomène et renforce la popularité des champions. Les salaires enflent et on assiste aux premiers transferts et carrières de joueurs. En France, il faudra attendre 1929 pour que le constructeur automobile Jean-Pierre Peugeot fonde le premier club professionnel à Sochaux. Mais jamais l'Hexagone ne connaîtra l'essor anglais, en terme d'engouement populaire. Hormis quelques contre-exemples – Lens, Marseille, Saint-Étienne – la ferveur populaire envers « son » club demeure très limitée et versatile. Dans son récit autobio-

## L'EXCEPTION NORD-AMÉRICAINE

Le succès planétaire du sport connaît une zone d'ombre fâcheuse : les États-Unis. Le professionnalisme peine à s'y imposer, malgré plusieurs tentatives menées à coups de millions et le recrutement de stars. Dans les années 1970, Pelé, Franz Beckenbauer ou Johann Cruyff ont animé le championnat de soccer (nom étatsunien de notre football), qui s'est éteint en 1984. En 1996, deux ans après la Coupe du monde disputée sur place, la Major League renaît, adoptant la formule des sports rois (basket, football américain et hockey sur glace) : les dix-neuf franchises (ou sociétés) engagées sont assurées de conserver leur place. Très pratiqué à l'université, le soccer connaît un réel succès chez les féminines. L'équipe nationale étatsunienne a remporté le titre olympique à Londres en 2012.



**Grande parade** sur les Champs-Élysées en juillet 1998, alors que la France vient de remporter la Coupe du monde au stade de France. © Gabriel Bouys/AFP

graphique *Carton jaune*, le romancier anglais Nick Hornby raconte la relation d'un jeune garçon avec le club londonien d'Arsenal. Une équipe aussi fameuse pour sa qualité de jeu que pour son incapacité à remporter le championnat anglais. « *Je suis tombé amoureux du football, comme plus tard je m'éprendrai des femmes, d'une manière sou-*

## Le scénario du foot n'est jamais écrit : le petit club peut y terrasser le grand.

*daine, mystérieuse, aveugle, sans me soucier des chagrins et désordres que cette passion m'apporterait. En mai 1968, je venais d'avoir 11 ans, et la passion s'était emparée de moi par surprise.* » Chez nous, un tel récit apparaît original. Dans une famille britannique (ou brésilienne), un enfant, surtout un garçon, naît avec un club au cœur et cette fidélité durera jusqu'à son dernier souffle. L'Angleterre compte une centaine de clubs professionnels alors que la France n'en abrite qu'une quarantaine. Ils sont treize à Londres (comptant de nombreux champions français) contre deux à Paris (le Paris Saint-Germain et l'US Créteil – Lusitanos). La diffusion du professionnalisme et la passion populaire sont-elles liées ? C'est une hypothèse que nous faisons. Il est toujours plus évident de se passionner pour une équipe installée dans son quartier que dans la capitale régionale. Une autre explication du succès populaire du football serait à trouver dans le déroulement du match

lui-même. Dans une étude publiée en 1998, Pierre Clanché, un universitaire bordelais, a mis en avant une particularité parmi les sports d'équipes : l'instabilité du score. Le nombre limité de points (ou de buts) dans une partie implique que le résultat peut être souvent bouleversé, et en un instant. Disséquant le déroulement des matchs de football dans les cinq grands championnats européens (Allemagne, Angleterre, Espagne, France et Italie), son étude indique que pendant plus de 70 % du temps de la rencontre, le résultat demeure instable. Et que donc tout peut arriver, tenant en haleine le public jusqu'à la fin du match.

À la dernière minute de la funeste rencontre opposant la France et la Bulgarie, le 17 novembre 1993, les Bleus ont leur billet en poche pour la Coupe du monde de l'année suivante. Une minute plus tard, Emil Kostadinov marque un but improbable, les Français pleurent et les Bulgares exultent.

C'est cette intranquilité qui fait le sel du match, là où le rugby, par exemple, voit se dessiner assez rapidement quels seront le vainqueur et le vaincu. Le scénario d'un match de football n'est jamais écrit. De même, l'étroitesse du score offre plus facilement au petit club l'occasion de terrasser le grand. Les anciens se souviennent de la victoire d'El Biar, club de la banlieue d'Alger, face à Reims, alors un des meilleurs clubs de France et d'Europe, lors de la Coupe de France de 1957. L'événement est rare, mais suffisamment plausible pour entretenir l'espoir permanent du miracle. Les milliers de supporters de l'En-avant Guingamp (voir pp. 48-49) peuvent aussi en témoigner. ■

(1) L'histoire de l'olympisme regorge de champions bannis et radiés à vie pour avoir touché la plus modeste somme.

Jusqu'à Guy Drut, champion olympique du 110 mètres haies en 1976. Les temps ont bien changé.

(2) La disgrâce peut survenir aussi très vite pour des joueurs jugés « feignants » ou « trop payés ».



# « LE FOOTBALL CANALISE LES TENSIONS »

Directeur de l'Iris et amoureux du football, **Pascal Boniface** dévoile le lien entre la mondialisation de ce sport et le maintien de traditions socioculturelles nationales. Contrairement à certaines idées reçues, le ballon rond contribuerait à atténuer les clivages nationalistes.

PAR XAVIER PANON

## PASCAL BONIFACE

Fondateur en 1990 de l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris), conseiller des ministres Jean-Pierre Chevènement et Pierre Joxe, à la Défense et à l'Intérieur, il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages de géopolitique. C'est aussi un spécialiste reconnu du football et vient de publier **Géopolitique du sport**, chez Armand Colin, 192 p., 17,50 €

### TC: En quoi le football est-il un sport universel ?

**Pascal Boniface :** Peu de gens peuvent nommer le Premier ministre portugais, mais tout le monde connaît Cristiano Ronaldo. Par sa médiatisation, le foot est devenu un sport universel. On compte d'ailleurs plus de membres à la Fédération internationale de football (Fifa) qu'à l'Onu. La Palestine et Taïwan, qu'Israël et la Chine refusent aux Nations unies, sont membres de la Fifa ! Et même si, par les résultats et le palmarès, il reste un sport principalement européen et sud-américain, sa pratique et son audience montrent qu'il est largement répandu à travers le monde, abolissant les frontières. Des milliards d'individus vont suivre prochainement la Coupe du monde.

### Comment peut-on expliquer cette universalité ?

Par le fait que l'on puisse avec plaisir pratiquer le football en tous lieux et en toutes circonstances. Le meilleur joueur du monde, Pelé, a appris le foot avec une balle en chiffon. On peut jouer avec un ballon, mais aussi avec une boîte de conserve, une balle de tennis... avec ou sans poteaux, à onze contre onze ou à deux contre trois, sur un gazon ou sur une plage, sur un trottoir, dans des bidonvilles. C'est l'un des rares sports collectifs qui n'exige pas d'équipements onéreux. Par ailleurs, ses règles, mis à part le hors-jeu, sont simples à comprendre, davantage par exemple que le « marcher » au hand ou au basket. Enfin, il n'exige pas de spécificités physiques particulières. On peut être grand ou petit. Diego Maradona et Zlatan Ibrahimovic pratiquent le même sport !

### Le foot est universel et, pourtant, l'histoire de chaque pays continue de peser sur sa pratique.

Le football a eu effectivement plus de mal à s'implanter dans les pays de tradition britannique. Certains pays ont développé leurs propres sports nationaux plutôt que celui du colonisateur. Les Indiens

ont repris le cricket, mais pas le football et ses ballons en cuir de vache ! Au Japon ou en Corée du Sud, les sports traditionnels sont les arts martiaux, bien que le foot ait fini par s'imposer. Les Américains ont développé leur propre « football » qui n'a rien à voir avec le nôtre, de même que le basket *indoor* et le baseball.

### Ces différences socioculturelles entre les pays influent-elles sur le jeu lui-même ?

La mondialisation s'accommode du maintien de spécificités nationales. Pour la France, on parle de « football champagne », offensif mais pas toujours réaliste et rigoureux. En référence aussi au champagne et à Reims, club mythique des années 1960. Il est aussi question de « football samba » pour le Brésil, ou de football très organisé en Allemagne. Le foot à l'italienne est un mélange d'exubérance et de l'antique tortue romaine. On voit donc un football qui garde des vertus nationales. Mais, dans un contexte d'ouverture au monde, les choses bougent. Joueurs et entraîneurs s'observent à la télévision et ont tendance à se copier. Il y a cinquante ans, personne ne voyait les gestes magnifiques de Raymond Kopa. Aujourd'hui, tous les gamins imitent un exploit technique de Ronaldo.

### Le football aggrave-t-il le cocktail détonant mêlant le chauvinisme au nationalisme ?

Je dirais qu'il accentue les marqueurs identitaires, mais qu'il atténue les clivages nationalistes. Bien sûr, quand une équipe nationale joue, tout le monde, du patron gavé de stock-options au chômeur, se fédère autour d'elle. Pour un moment, le ballon rond estompe les divisions sociales, culturelles, religieuses et ethniques...

Pour reprendre Ernest Renan et sa question de la nation, un match peut montrer quatre-vingt-dix minutes d'unité nationale contre une autre nation. Entre la France et l'Allemagne, le combat football-



**Des enfants jouant au football**

à Luanda (Angola), avant l'ouverture de la Coupe d'Afrique des nations dans ce pays en 2010.

© Joe Klamar/ AFP

listique se greffe sur une histoire géostratégique. Mais je considère qu'il atténue les clivages nationalistes car, à la différence des conflits, le football canalise les tensions. Il les régule dans le temps. On perd un jour, on peut gagner un autre jour. D'un point de vue diplomatique, il est également un outil facilitateur. On a parlé de la « diplomatie du ping-pong » entre la Chine et les États-Unis pour souligner que si ces deux pays avaient de toute façon un intérêt majeur à se rapprocher, le ping-pong a joué un rôle utile. De même, un match de foot a servi de prétexte au président turc pour se rendre en Arménie. Enfin, la fierté nationale n'est pas incompatible avec l'admiration internationale. Je vois des enfants qui ont pour idoles des joueurs sans tenir compte de leur nationalité, de leur couleur de peau ou encore de leur religion.

**Le foot serait-il un nouvel « opium du peuple » ?**

Cette théorie, à mes yeux élitiste et méprisante, émane de gens qui ne connaissent pas le peuple et ignorent le caractère démocratique du sport. Car le foot est un formidable vecteur d'égalité, au sens où l'absence de talent ne peut pas être compensée par le seul réseau et la seule fortune personnelle. On ne compte pas de « chèvres », de piètres joueurs, chez les footballeurs sélectionnés. Ils doivent travailler très dur et prouver leur talent. C'est d'ailleurs l'un des rares domaines où la repro-

duction sociale et familiale joue peu. Beaucoup moins que dans les domaines économique, politique ou culturel. Si le fils de Zinédine Zidane devenait joueur international, il ne devrait pas sa carrière au seul piston paternel.

**Pour un moment, le ballon rond estompe les divisions sociales, culturelles, religieuses et ethniques...**

Quant à l'idée d'opium, cela renvoie au *Panem et circenses* (« du pain et des jeux ») de l'Empire romain. Or, le cirque, comme lieu de divertissements, était aussi le seul endroit où les citoyens romains pouvaient encourager un autre lutteur que le protégé de l'empereur, ce qui était un moyen de contester publiquement celui-ci. Comme au stade en Espagne sous le général Franco, ou en Algérie, voire même en France quand les sifflets accueillent tel ou tel président. Le fait que, collectivement, le peuple puisse ainsi s'exprimer représente, selon moi, une forme de réappropriation plus que d'abrutissement. Accuser le sport de détourner la société d'une hypothétique révolution est un faux procès. À ce compte-là, autant interdire chansons, cinéma, télé-réalité et autres « opiums » tout aussi divertissants! ■

# CHRISTIAN GOURCUFF, POÈTE ET CHORÉGRAPHE

Personnage atypique du football français, Christian Gourcuff est un poète qui cultive le jeu... À cause de l'émotion de matchs entre enfants sur une plage.

PAR BERNARD STÉPHAN

## LIRE

**Christian Gourcuff. Un autre regard sur le football**, Loïc Bervas, Liv'Éditions, 264 p., 20€  
La carrière d'un footballeur est relativement courte. Dix ans parfois quinze, rarement au-delà. La force du livre que Loïc Bervas consacre à Christian Gourcuff est de raconter cinquante ans de la passion d'un homme pour un sport qu'il appréhende comme une œuvre. De son enfance à son expérience d'entraîneur en Ligue 1, la trajectoire du Finistérien devenu Lorientais est celle d'une fidélité à l'émotion suscitée par le jeu. Une jubilation plus forte que tous les vents contraires.

Un soir d'été sur la plage de Tréboul, dans la baie de Douarnenez. Un adolescent taquine le ballon du pied droit puis du gauche. Il jongle, dribble, apprivoise cette sphère magique, la passe à son partenaire qui la lui repasse. Le ballon est leur langage. Leur façon de créer, de se donner jusqu'à épuisement des forces.

Cinquante ans ont passé. Dans le bureau du stade du Football club Lorient qu'il entraîne depuis 1982, un éclair traverse le regard de Christian Gourcuff. « Cette émotion est ineffaçable. C'est pour elle que j'ai décidé d'entrer en résistance, de ne pas laisser le foot aux imposteurs qui proclament partout qu'il n'y a que le résultat qui compte. Se conformer à leur point de vue, c'est la mort du football. » L'homme ne mâche pas ses mots. « Le foot mérite qu'on se batte pour lui. » À 59 ans, l'entraîneur lorientais déconcerte à la fois les supporters aveugles et les personnes pour qui passer 90 minutes à courir derrière une balle relève de l'absurde. Joueur de haut niveau à Guingamp, Rouen, la Chaux-de-Fond, l'homme débarque à 27 ans dans un FC Lorient relégué dans les profondeurs des divisions régionales. La débandade. Trente-deux ans plus tard, après quelques intermèdes, l'entraîneur achève sa neuvième saison en Ligue 1. Les Merlus y sont désormais installés. L'entêtement du Douarneniste y est pour beaucoup. Défendre le beau jeu, cela demande des convictions, du courage, y compris celui d'affronter des dirigeants qui se prennent pour des entraîneurs.

## La passion du jeu

Le jeu. Il suffit de l'évoquer pour que son œil pétille. Une passion. À 20 ans, elle lui fait parcourir trois cents kilomètres aller-retour en train puis en voiture, dormir chez un copain pour participer à un entraînement un soir d'hiver dans une bourgade du Morbihan... tout en poursuivant des études universitaires de mathématiques. Que dire de ce feu intérieur? « Très jeune, j'ai éprouvé des sensations uniques en jouant au football. Elles m'ont tellement épanoui que j'ai passé ma vie à les rechercher. Quand je me suis aperçu qu'elles étaient sacrifiées au profit du

seul résultat ou d'intérêts financiers, je suis parti voir ailleurs. » On tente alors de percer le mystère. Jouer, qu'est-ce à dire? La réponse fuse, intériorisée: « Il y a d'abord le plaisir éprouvé à jouer seul avec le ballon, le manier dans tous les sens, dribbler, tirer. Il y a ensuite le plaisir décuplé et inégalé de partager le ballon avec les copains. » Comme un rite. Devenu entraîneur à 27 ans à Lorient, il continue de jouer et d'enseigner les maths. Neuf ans plus tard, son corps lui commande d'arrêter de disputer des matchs. Il doit, la mort dans l'âme, renoncer à jouer. Fin de l'enfance. Le deuil est difficile: « Je voulais être à la place des joueurs! »

## La récompense d'un entraîneur

Relégué sur le banc de touche. Orphelin du ballon, il est entretemps passé maître dans l'art de communiquer l'ivresse du contre-pied, du « une deux », du jeu à une touche de balle, de la défense de zone et du centre en retrait. Ceux qui ont goûté au repas footballistique façon Gourcuff l'oublie rarement. « Ma plus belle récompense, c'est d'entendre des joueurs que j'ai entraînés me confier que leur jeu s'est épanoui à Lorient. » Il jubile, comme le ferait un éducateur du samedi. « L'entraîneur est au service des joueurs, et non l'inverse. » Quid alors de la compétition féroce dans laquelle la défaite est redoutée voire interdite, tant les enjeux financiers et médiatiques sont colossaux? La réponse tombe, lapidaire: « Au foot, comme ailleurs, la profondeur des sensations éprouvées n'est pas liée au résultat. » À en tomber des gradins. Explication de texte. « Qu'est-ce que la vie sinon la capacité à s'épanouir, à éprouver des émotions intenses? » Désarçonnant. Et la rumeur du stade qui exige des résultats coûte que coûte? Nouvelle répartie. « Le sport est un progrès, dans la mesure où il est un dépassement de la guerre. Il permet la confrontation humaine en des termes pacifiques. Il régresse quand des supporters s'en servent pour déverser leur haine sur l'adversaire et quand l'économie le réduit à un combat pour affirmer son leadership. » On entend déjà les armées de suppor-





teurs demander à l'arbitre d'expulser l'intrus. Qu'il aille continuer ses rêveries d'un autre âge ailleurs que sur la pelouse du temple. Au vestiaire! Pas de trublions dans la bataille rangée des sponsors et du *merchandising*! Mais Gourcuff refuse de se renier à la marge: «*Il faut se battre à l'intérieur du système.*» Le voilà qui se lance dans une série de *dribbles* pour planter, malicieux, une phrase dans l'une des lucarnes de la cage du gardien du dogme: «*Ce sont les arrivistes qui sont contre la manière, ce ne sont pas les esthètes qui sont contre la victoire.*» But. Balle sur le rond central. Ravi de son effet: «*Bien sûr que la victoire fait partie de l'épanouissement, mais vaincre à tout prix n'a pas de sens. Regardez les entreprises qui sont emprisonnées dans le discours du résultat: elles sont dans l'impasse! À cause de la pression, on oublie de se dire bonjour et on s'étonne ensuite de la démotivation des salariés!*» Aux chefs d'entreprise qui appellent le docteur Gourcuff à leur chevet, il rappelle une évidence: «*La faculté de ressentir une émotion partagée est la condition de l'efficacité.*» Nouveau renversement de jeu. Cette fois, la balle est dans son camp: «*J'ai échoué dans mon métier de prof de maths pour cette raison. Je voulais transmettre mon savoir de force et je n'ai pas pris la peine de partager aux élèves le plaisir que j'éprouve à calculer.*» Échec au tableau noir. Rattrapage sur la pelouse. Là, le poète du jeu fait travailler ses gammes. Comme au piano. «*Sauf qu'ici les artistes sont onze. Il faut répéter les phases de jeu, qu'elles deviennent automatiques pour accéder à une créativité supérieure.*» On imagine des

cours de solfège rébarbatifs en crampons. Nouveau contre-pied du technicien. «*Je partage le constat établi par des chercheurs américains: ce sont les émotions ressenties ensemble qui fixent les automatismes.*» Le plaisir du jeu est donc premier, le travail permet de le décupler. «*Depuis que je suis à Lorient, je n'ai jamais fait la même séance d'entraînement.*» Le ballon y est roi. «*Je varie les exercices, je les combine différemment, j'en invente.*» La surface de réparation est une agora: «*L'homme est individuel. Il veut son bonheur, pas forcément celui de l'autre. Tout mon travail consis-*

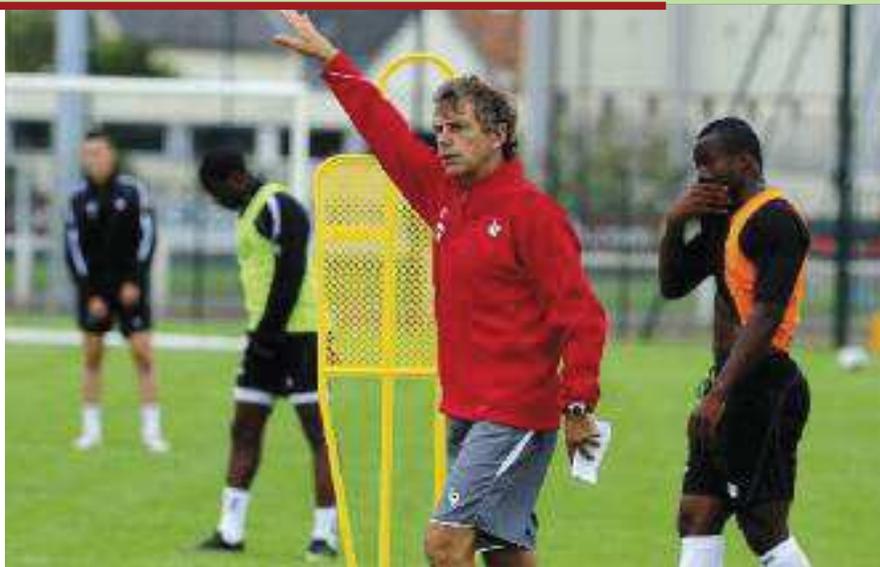
**Au Moustoir,**  
avant le match  
entre le FC Lorient  
et l'AC Ajaccio,  
le 5 mai 2014.

Page de gauche:  
**12<sup>e</sup> journée  
de match** entre  
l'AS Saint-Etienne  
et le FC Lorient  
au stade Geoffroy  
Guichard, en  
novembre 2010.  
© Jean-Sébastien  
Évrard/AFP – Philip-  
pe Desmazes/AFP

Dans mon travail, je fais découvrir aux joueurs que le désir personnel ne peut se réaliser que par le partage avec l'autre.

*te à faire découvrir aux joueurs que ce désir personnel ne peut se réaliser que par le partage avec l'autre. C'est le sens de la passe! Dans le football, le collectif est indispensable mais il n'étouffe pas l'individu, il le valorise au contraire. Quand un joueur comprend cela, il met toute son énergie dans son œuvre. Toute la subtilité consiste à faire aimer le collectif.*» Il temporise.

Le jeu d'attaque reprend. C'est plus fort que lui. Comment expliquer que le football soit à ce point saturé de chiffres dans les médias: nombre de passes et de kilomètres effectués par chaque joueur? Durée de possession de balle? Gourcuff sort de →



**Entraîneur du FC Lorient**, au stade du Moustoir, en août 2009, quatre jours avant le début de la nouvelle saison française de Ligue 1. Lorient jouera contre Lille le 9 août.

© Fred Tanneau / AFP

→ ses gonds : « Ces chiffres meublent un vide. On croit donner les clés du jeu aux téléspectateurs ; en fait, on l'abreuve de statistiques vides de sens pour qu'il avale le match en croyant qu'il est consistant. Derrière le foot, il y a d'énormes enjeux financiers, notamment télévisuels : même si la partie disputée est de piètre qualité, il faut la vendre et mieux masquer sa nullité sous une pluie de chiffres. Prenez la possession de balles : en soi, cela ne signifie rien. Une équipe peut garder le ballon, refuser d'attaquer et donc nuire à la qualité du spectacle. Idem pour la prétendue "passe décisive", la dernière avant le but ; c'est absurde de réduire le jeu à une passe et de ne pas mettre en valeur le mouvement collectif, la conjonction des passes, qui a permis de marquer. » Gourcuff compare le football à « une chorégraphie supérieure à la danse parce qu'elle est improvisée. Pour jouer, il faut bien sûr un volume de course mais ce qui compte c'est la justesse dans le timing. » Anticiper, ouvrir un espace, donner le ballon au bon moment. Au dixième de seconde près. Il admire Messi, le petit joueur argentin à la vivacité de geste exceptionnelle ; et considère que le FC Barcelone entraîné par Guardiola était une équipe de référence : « Elle a bousculé les schémas dominants sur le foot. » Prime à l'offensive, à la circulation intense du ballon vers l'avant. Il se souvient d'un match de référence, joué il y a quelques années. Le Real de Madrid de Mourinho, opportuniste narcissique, contre le Barcelone de Guardiola, créateur altruiste. « Le mal contre le bien. Et c'est le bien qui l'emporte 5-0 ! »

## Un club devenu une référence

Ses souvenirs de joueur réapparaissent. « Je voulais vraiment jouer en division 1. C'était mon rêve ! Je ne l'ai pas réalisé, mais je suis arrivé à Lorient... » Son port d'attache. Il a transformé le club à la dérive en référence. Trente ans de travail. Une vie. Bien des fois, on l'a raillé. Il a persévéré, fidèle à ses principes. Il y a quatre ans, le club change de président. Un financier de la City, Loïc Ferry, met deux millions d'euros sur la table et prend les commandes. Méfiance de Gourcuff qui demande à juger sur les actes. Des compromis sont passés.

Le club arbore un slogan exigeant : « Le football autrement ». La situation budgétaire est saine. Pas d'endettement. Des jeunes joueurs arrivés au club pour « éclore » sont revendus à bon prix. L'entraîneur est consulté. Normal. « Je considérais l'argent du club comme si c'était le mien. » Peu à peu, les rapports se tendent. Le président place des joueurs sur la liste des transferts contre l'avis de l'entraîneur. Motif : il faut réaliser une plus-value. Comme à la Bourse. Gourcuff se fâche. « Un joueur ne se réduit pas à un capital. Il est aussi un moyen de production du spectacle. Celui par qui le jeu est possible. La logique financière poursuivie conduit à l'absurde : se priver d'un joueur pour faire de l'argent alors que le club distribue tous les ans des dividendes ! » Le président fait valoir qu'il est là pour décider y compris contre l'avis de l'entraîneur. Le divorce est consommé : « Nous sommes

## La logique financière vire à l'absurde : se priver d'un joueur pour faire de l'argent et distribuer des dividendes.

dans la situation d'une PME achetée par un grand groupe étranger. » La confiance a disparu. L'entraîneur se révolte : « Dans une entreprise, les propriétaires ont-ils un droit de vie et de mort sur les salariés ? » L'homme qui pose cette question a mené le FC Lorient avec ses joueurs durant trente ans. Il va quitter son club. Le verdict est sans appel. « Le football est le reflet de la société. Il brasse beaucoup d'argent, et le blanchit aussi quelquefois par les transferts de joueurs où opèrent les agents. Quand on pense que des joueurs appartiennent à des fonds d'investissement... » Christian Gourcuff assume le triste épisode conclu ce mois de juin. « Le football auquel je crois, c'est une vision de l'existence, cela dépasse le cadre du terrain. Ce sont des valeurs, une conviction, une morale, une esthétique. Cela guide ma vie. » La plage de Tréboul toujours comme horizon. ■



© Andreas Solano/AFP

# Le bonheur au pied

PAR JEAN-YVES BAZIOU

**J'**aimais jouer au football. Beaucoup ! J'y jouais sérieusement. Car le jeu est sérieux : au point que l'on s'y investit intensément. Tout jeu est en fait une manière d'habiter le monde : il nous inscrit dans une autre scène en nous faisant faire un pas de côté par rapport aux contraintes de la vie ordinaire. Non pas qu'il n'y ait pas de règles, mais elles sont différentes de celles du quotidien et surtout librement consenties. Jouer laisse entrevoir que la vie pourrait être autre, et que les adversaires peuvent se muer en partenaires. Il est des parties de football qui servent de *catharsis* à des oppositions villageoises, tribales ou nationales. Comme si l'on pouvait transcender la violence réelle par un combat symbolique. Car il y a compétition, et elle est d'autant plus plaisante que la lutte est serrée et que les protagonistes sont égaux en force. On joue donc à la fois contre et avec des adversaires. Comme tout combat, le jeu sportif suppose une mise en jeu de soi. C'est une forme d'engagement, souvent sans visée utile, ou plutôt au-delà de l'utile.

Certes on ne cesse de rabattre le jeu sportif sur des motifs utilitaires (rentabilité marchande, prestige national, portage de *sponsoring*, santé, etc.), mais il n'est pas réductible à cela. Comme le principe dominant dans nos sociétés est que tout effort doit être dirigé vers la production, la reproduction ou la consommation rentable des choses, des êtres ou des biens, elles tendent à exclure toute dépense improductive. Aussi le jeu se trouve-t-il souvent réduit à un délasserement passager dont le rôle est secondaire. Ou alors on le voit comme un temps de récupération destiné à mieux retourner aux activités évaluables par la raison calculatrice. Or l'activité humaine n'est pas réductible à la production et reproduction de richesses utiles. Il existe aussi des dépenses improductives qui ne relèvent pas de la nécessité : le culte et la religion, les offrandes aux dieux, les rites et les parures de deuil, les arts, le luxe, la construction de beaux monuments, le plaisir sexuel délié de la fonction de reproduction, les jeux, les spectacles, les cadeaux, les festins...

L'accent y est mis sur la dépense ou la perte. La perte est la dépense inconditionnelle : elle n'espère aucun retour rentable. Et c'est l'importance de la dépense qui montre l'intérêt de l'activité dans laquelle on s'engage. C'est ainsi que, dans le sport, des sommes importantes sont dépensées pour la construction de stades, pour l'organisation de compétitions, le recrutement d'athlètes, l'entraînement, l'encadrement, les soins. Une énergie importante est dépensée pour produire de l'éblouissement, de l'émotion, de l'enthousiasme et de la ferveur : on cherche à vivre et à faire vivre du merveilleux. De plus, le sport est une forme de dépense du corps : on peut s'y livrer jusqu'au bout de ses forces, souvent pour rien. Le corps vaut plus que son instrumentalisation pour des finalités utilitaires : il cherche son propre épanouissement. Le sport, comme le jeu ou le loisir, ne vise pas à obtenir un plus grand rendement mais à donner de la joie et du plaisir au corps. Joie et plaisir ont leur finalité en eux-mêmes. En ses meilleurs aspects, le sport manifeste la capacité humaine de trouver du bonheur à se donner, par pure générosité. La question que pose un sportif, qui va jusqu'au bout du geste de se dépenser, est celle du rapport à soi et à la vie : vivons-nous sur le seul registre de la conservation ou gardons-nous le goût de vivre à corps perdu ? C'est souvent dans cette folle dépense que nous nous sentons exister vraiment. ■

# DE LA BASSE-BRETAGNE AU STADE DE FRANCE

Vainqueur de la coupe de France de football, le 3 mai dernier, l'**En-avant Guingamp** n'a pas toujours connu les sommets. Retour sur l'épopée centenaire d'un petit club devenu grand.

PAR CYPRIEN MYCINSKI

L'instituteur contre le curé. C'est de ce premier match, un *classico* de la III<sup>e</sup> République, qu'est né l'En-avant Guingamp (EAG). Nous sommes en 1912 et le directeur de l'école publique de la ville, le franc-maçon Pierre Deschamps, veut concurrencer les calotins en créant un patronage laïque. Ces derniers possèdent leur propre patronage, catholique celui-ci, le Stade Charles-de-Blois, fondé la même année et rattaché à l'école libre de Guingamp. Régulièrement, les éternels rivaux se retrouvent sur le pré, le dimanche après la messe, pour régler balle au pied leurs différends politiques. Ce n'est pas non plus la guerre. À la troisième mi-temps, les deux clans, ceux de la chapelle et ceux de la «laïque», se réconcilient autour d'une bonne bolée de cidre ! Pendant plus de cinquante ans, l'EAG vivote dans les championnats amateurs. L'équipe est composée de gars du coin, des jeunes de la ville et de la campagne environnante. Longtemps dirigé par le député radical et anticlérical fervent André Lorgeté, le club n'a d'autre ambition que de remporter ses *derbys* contre Paimpol, Lannion ou Morlaix. Et, bien sûr, contre le Stade Charles-de-Blois...

## Tous les ans, un échelon de plus

«*La vraie rupture, c'est Noël Le Graët !*», assure Aimé Dagorn, l'un des dirigeants du club depuis trente ans. Jean-Michel Le Boulanger, maître de conférence à l'Université Bretagne-Sud et spécialiste de l'EAG, confirme : «*Avec lui, s'ouvre la deuxième grande période de l'En-avant.* » C'est en 1972 que l'on voit arriver à la tête du club ce «gamin» d'à peine 30 ans. Mais Le Graët n'est pas un inconnu. Issu du monde laïc, fortement influencé par les instituteurs de l'école publique, cet enfant de la maison a joué dans les équipes de jeunes de l'EAG. Il connaît bien les joueurs. Ce sont d'ailleurs eux qui sont venus le chercher pour qu'il dirige le club. L'équipe possède un excellent groupe. La réussite de Noël Le Graët, celle qui va lancer la



## L'ascension du club

En 1919, fondation de la société «En-avant». En 2012, au stade du Roudourou, les supporters saluent le passage en D1 de l'équipe. Le 4 mai 2014, le capitaine Lionel Mathis offre au club sa coupe de France après sa victoire contre Rennes.

Photos © DR, Damien Meyer/AFP, Jean-François Monier/AFP

folle ascension de Guingamp, est d'avoir réussi à garder ces jeunes talents, malgré les sirènes de clubs plus prestigieux qui pourraient lancer leur carrière. Le nouveau président leur propose un défi : grimper ensemble les marches du football français. Le succès est immédiat. La saison 1972-1973 est faste, les Bretons atteignent les huitièmes de finale de la Coupe de France, affolent la presse sportive et font parler d'eux tout le pays. En quelques années, montant d'une division presque tous les ans, Guingamp quitte les tréfonds des championnats locaux pour atteindre, en 1977, la deuxième division (D2). Cette génération de joueurs, «*extrêmement brillante sans en avoir conscience*», précise Le Boulanger, a transformé le club. Désormais, il joue dans la cour des grands. Noël Le Graët doit donc faire évoluer les structures. Celui qui est aujourd'hui président de la Fédération française de football (FFF) fait de l'En-avant une vraie entreprise. La professionnalisation finira par arriver en 1984. «*Elle était inévitable*», considère Aimé Dagorn : «*Les résultats des*



saisons précédentes avaient été très bons et les entraîneurs des grosses écuries de D1 et de D2 venaient piller notre effectif. Et, en tant que club amateur, nous ne pouvions recruter plus de quatre joueurs à l'intersaison. Donc, si nous n'étions pas devenus professionnels nous n'aurions plus eu d'équipe à présenter.» Cent mille francs par an de subventions sont nécessaires pour être reconnu comme professionnel par la Ligue de football. Une somme. Alors Noël Le Graët s'active. «Il est allé voir les collectivités locales, a obtenu ce qu'il fallait et nous sommes devenus un club professionnel, avec un budget permettant de recruter et de reconstituer un groupe.»

### Le vrai coût d'une évolution

À écouter Aimé Dagorn, la professionnalisation n'a pas transformé l'En-avant: «Nous sommes restés amateurs dans l'esprit.» Jean-Michel Le Boulanger n'est pas si catégorique: «Elle a en partie banalisé le club. Désormais, l'EAG se fournit sur

le même marché de joueurs que les autres et il n'y a plus qu'un seul Breton dans l'équipe première.» Néanmoins, le club détonne toujours dans le paysage du football français. Malgré sa montée en première division, en 1995, et ses deux coupes de France (en 2009 et 2014), l'EAG reste un «petit club» pour certains. «Un grand club dans une petite ville», rectifie Noël le Graët. On s'amuse des chiffres: Guingamp, 7600 âmes, compte moins d'habitants que son club ne compte d'abonnés (8000). Les soirs de match, 20000 personnes se retrouvent au stade du Roudourou.

L'ambiance exceptionnelle du stade impressionne encore les observateurs. «Le public est toujours à la fête même dans la défaite. Il n'oublie pas d'où vient le club et on se souvient qu'il est déjà surréaliste d'être en première division», explique Jean-Michel Le Boulanger. Et de s'esclaffer: «Quand j'étais jeune, les grands chocs, c'était Guingamp-Douarnenez ou Saint-Pol-de-Léon, pas une finale de Coupe de France ou un match contre le PSG!» Le public guingampais est familial et largement rural. Le rayonnement du club dépasse largement la ville: on vient de tous les hameaux du bocage bas-breton pour assister aux matchs. Pourquoi un tel attachement? «L'En-avant porte deux fiertés», explique Jean-Michel Le Boulanger. Une «fierté bretonne» d'abord. Financé par 85 PME des Côtes-d'Armor, le club est toujours ancré dans son territoire. Une «fierté des petits», ensuite. «Pour beaucoup, l'EAG représente les amateurs, les passionnés, qui s'attaquent aux gros», analyse l'universitaire. Et puisque la ville connaît de grandes difficultés sociales, «cette fierté des petits, c'est aussi celle des gens de peu». Charles Lemerdy, supporter depuis vingt ans, évoque enfin l'orgueil des ruraux, la «fierté des paysans»: «Guingamp contre Rennes, c'est la campagne contre la ville!» Ce qui plaît avant tout à cet incondionnel, crêpier du côté de Lorient, est la proximité avec les joueurs. «On les rencontre souvent en ville, on peut discuter avec eux. Parfois, ils viennent même me voir dans ma crêperie!», s'amuse-t-il avec fierté.

Que reste-t-il des idées politiques qui ont présidé à la création de l'En-avant? Pour Aimé Dagorn,

Le public est toujours à la fête même dans la défaite. Il n'oublie pas d'où vient le club.

«la politique n'est pas un sujet de discussion dans le club». La bataille entre laïques et catholiques? Elle est devenue au fil du temps «de l'histoire ancienne». Jean-Michel Le Boulanger, comme Charles Lemerdy, sont catégoriques: «Tout le monde est le bienvenu au club.» Ce n'est pas l'avis d'un dernier supporter: «L'En-avant a une longue tradition anticléricale», explique-t-il, avant de conseiller au journaliste de *Témoignage chrétien* de faire plutôt un reportage sur un autre club. L'ombre du fondateur Pierre Deschamps flotte toujours un peu sur le stade du Roudourou. ■

# ISRAËL - PALESTINE

## LES DRIBBLES DU DIALOGUE

Le football est le prétexte inattendu de tentatives de rapprochement de chaque côté du Mur, même s'il porte l'ADN d'un conflit interminable.

PAR HÉLÈNE PRUDHON

**C'**est le meilleur joueur de notre équipe. » Le petit Youssef, 8 ans, admire la technique de David, son coéquipier. Le temps d'un match, le talent prend le pas sur un quotidien de conflits. Le premier est palestinien : il vit à Jéricho, unique îlot palestinien d'une vallée du Jourdain sous contrôle militaire et civil israélien.

Le second est citoyen juif, originaire d'Éthiopie : il réside dans le quartier populaire de Katamon à Jérusalem-Ouest, foyer de nombreux supporters radicaux du Beitar Jérusalem (l'équipe de football locale), redoutés pour leurs flambées racistes. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer. Ils portent, pourtant, le même maillot, présentent la même bouille enfantine, et sacrifient aux mêmes rituels de vainqueur à chaque but marqué. Le 12 mai, Youssef et David ont participé à leur propre Coupe du monde de la tolérance, organisée par le Centre Pères pour la Paix, fondé par le président et prix Nobel israélien, Shimon Pérès.

La pratique du ballon rond constitue, depuis les années sombres de la Seconde Intifada, la clé de voûte d'une entreprise aussi ardue qu'indispensable : l'apprentissage de l'« autre ». Le « mini-mondial » réunit, chaque année, près de 400 enfants israéliens et palestiniens entre 8 et 12 ans. C'est

l'aboutissement d'un projet unique de « jumelage footballistique » mené de chaque côté du Mur israélien : Sdérot, Naplouse, Jérusalem, Jéricho... « Il est difficile de vendre sans "philtre" les concepts de paix, de dialogue, à des communautés parfois très fermées. Il faut y ajouter une carotte. C'est là que le football intervient. Le ballon a une formidable force de persuasion », explique Tamar Hay-Sagiv, la directrice du programme. En guise de carotte, les enfants « ennemis » obtiennent ce qu'ils désirent le plus : de véritables séances d'entraînement, les conseils d'un « coach » et la tenue sportive de petits rois du football. En échange : toutes les six semaines, les villes jumelées s'engagent à se rencontrer autour d'un match. Avec une condition : celle de former des équipes « mixtes » « Pas question de recréer sur le terrain le même conflit récurrent : Israéliens contre Palestiniens. »

Lors du mini-mondial, l'effet de ce panachage est saisissant. Sur les terrains d'Herzliyya, dans la banlieue de Tel-Aviv, distinguer jeunes israéliens et palestiniens est un exercice difficile. On échange par gestes et dans un joyeux brouhaha de langues hébraïque et arabe, qui tendent à se confondre. Les équipes perdent leurs ancrages locaux – points névralgiques du conflit (Jérusalem, Naplouse...) – pour enfilier, l'espace de

## LE FOOTBALL PEUT-IL ÊTRE UN FACTEUR DE PAIX ?

**Anwar Abu Eiseh, ministre palestinien de la Culture, évoque la frustration de ses jeunes compatriotes, en manque d'activités sportives.** PROPOS RECUEILLIS PAR XAVIER PANON

On connaît tous cette histoire de tennis de table entre un Américain et un Chinois qui a symbolisé l'ouverture des relations entre la Chine et les États-Unis. Mais cette rencontre s'est opérée entre deux États souverains. Ici, la situation est totalement différente. Le sport ne peut être vecteur de paix que si le peuple palestinien n'est plus sous le joug de l'occupation. Si la Palestine devient un État souverain et indépendant, on peut bien entendre imaginer des rencontres sportives et autres qui consolideraient le processus de paix. En attendant, le problème majeur des jeunes Palestiniens est le manque d'espace pour pratiquer une activité physique. Cela se ressent dans les villes, dans les villages et surtout dans la zone C,

dans laquelle la présence militaire israélienne est envahissante et permanente et la circulation des Palestiniens quasiment interdite. Ce manque d'activité donne lieu à une frustration grandissante chez les jeunes Palestiniens. Il est à l'origine de différentes formes de violence : violence physique, violence verbale, violence conjugale... Cet enfermement les pousse à toujours plus d'extrémisme politique et religieux. Cette privation s'accompagne d'un chômage de masse qui frôle les 40% dans certains camps de réfugiés. C'est pourquoi la pratique d'activités sportives aiderait ces jeunes à être en paix avec eux-mêmes. Ils pourraient ainsi exercer des activités professionnelles et sociales utiles... Tout cela est politique.



Dans le cadre du « mini-mondial », les footballeurs en herbe partagent pour un jour la même nationalité : Daniel, de Sdérot (Israël), et Nidal, de Yatta (Palestine), « Brésiliens » d'un jour et duo gagnant du tournoi.  
© Hélène Prudhon

quelques heures, le maillot de sélections participant à la véritable Coupe du monde au Brésil : l'Angleterre, la Grèce, la Colombie, la Côte-d'Ivoire... Contrées très éloignées, à dessein, de la zone de conflit israélo-palestinien.

Daniel et Nidal ont fait honneur à leur patrie d'un jour : le Brésil, pays du football roi. À tel point qu'ils ont survolé la finale. Le premier est originaire de Sdérot, près de la bande de Gaza, devenue cible symbole des tirs de roquette du Hamas. Le second vient de Yatta, commune palestinienne située au sud du chaudron d'Hébron où les accrochages avec l'armée israélienne sont quotidiens. Entre eux, pas d'effusion d'amitié mais une alliance très pragmatique : « On voulait gagner alors on a coopéré. On a décidé de mettre en place une solide défense », explique Nidal, le jeune Palestinien. Mais la situation complexe du terrain israélo-palestinien enseigne aussi la lucidité, dès le plus

jeune âge : « On aime jouer au football ensemble, mais c'est tout pour l'instant », tempère Daniel, le jeune habitant de Sdérot. « Les débuts sont difficiles mais les effets se mesurent à long terme », assure Ahmed Roma, l'un des entraîneurs palestiniens, originaire de Jéricho. À l'image du parcours de Mohammed, 16 ans, un lycéen de Bethléem qui participe à ce programme depuis de longues années. Avec cinq autres jeunes « mixtes », l'adolescent s'envolera pour le Brésil d'ici quelques semaines, afin de participer au Festival de football pour la paix, organisé en marge de la compétition officielle. Une trentaine d'associations et d'ONG s'y affronteront. L'équipe israélo-palestinienne sera l'unique représentante du Moyen-Orient. Comme un symbole. Reste que Mohammed a conscience des limites de ces « bouffées d'air frais » autour du ballon rond : « Je ne dis pas à mes amis de Bethléem que j'aime jouer au football avec des Israéliens. Cette seconde vie, je la cache, car beaucoup ne comprendraient pas. Je pourrais même être considéré comme un traître. »

## Une redoutable arme politique

Si le football, au Proche-Orient, est l'un des canaux les plus utilisés chez les jeunes pour les inciter au dialogue et à la coexistence, il cristallise toujours les frustrations d'un conflit sans fin chez les professionnels adultes. Le football reste une redoutable arme politique, en particulier lorsque les négociations sont au point mort. Si le président du football palestinien, Jibril Rajoub, est taxé de « terroriste » par ses homologues israéliens, il dénonce en retour un « État raciste et violent ». Ces dernières semaines, les incidents « sécuritaires » se sont multipliés autour du football. Un joueur de l'équipe nationale palestinienne a été incarcéré à

« Je ne dis pas à mes amis que j'aime jouer avec des Israéliens. Je pourrais être considéré comme un traître. »

sa descente d'avion, début mai, alors qu'il revenait d'un stage d'entraînement au Qatar. Quelques semaines plus tôt, deux autres espoirs à crampons avaient essuyé des tirs à un *checkpoint* israélien. Pour Jibril Rajoub, la ligne rouge a été franchie : il compte demander à la Fifa des sanctions concrètes, voire l'exclusion de la fédération israélienne. Une nouvelle escalade qui décourage, quelque peu, Tamar Hay-Sagiv, la *pasionaria* du football de la paix : « Sur notre terrain, c'est évident : le ballon rond est un formidable outil de dialogue. Mais c'est au niveau au-dessus que le bât blesse. Parfois, je ne vois pas de solutions. » ■

Au-delà du « fric », du dopage, de la violence largement soulignés dans les médias, le football reste, selon **Lilian Thuram**, une école de la vie en matière de vivre-ensemble comme de la construction personnelle.

PAR XAVIER PANON



## « LE FOOT, ÇA VOUS CHANGE UN HOMME ! »

**TC: Lorsque, sur un trottoir, un enfant tape dans une boîte vide en carton, est-ce encore du foot ?**

**Lilian Thuram:** Cet enfant joue et y prend du plaisir. C'est avant tout cela le foot, le plaisir de jouer. Donnez un ballon à un enfant et prenez le temps de regarder ses yeux se remplir de joie.

**Quelle est la principale valeur du football ?**

Le sens du collectif. Le fait de vivre ensemble, de perdre ensemble, de gagner ensemble, de faire des efforts ensemble vous fait voir en l'autre un coéqui-

pier. C'est avec lui que vous pouvez vous surpasser et atteindre un objectif. La magie de ce sport est de créer des liens entre les personnes car il les oblige à se mettre à la disposition des autres.

**Le foot rassemblerait donc plus qu'il ne divise ?**

Effectivement, il rassemble. Il suffit de voir les gamins sur les terrains. Vous pouvez certes jouer au foot tout seul mais, à deux et davantage, cela devient plus amusant. Et, au sein d'une équipe, des amitiés se nouent. Je pense à mes enfants et

### Thuram, vous avez dit « Thuram » ?

Né en Guadeloupe en 1972, Lilian Thuram a connu une carrière prestigieuse de footballeur international : champion du monde en 1998, champion d'Europe en 2000, vice-champion du monde en 2006. Il a aussi remporté au long de sa carrière de nombreux titres en club. Il détient le record de sélections en équipe de France masculine (142, entre 1994 et 2008). Record battu par Sandrine Soubeyrand en équipe de France féminine (198 sélections). Il se consacre aujourd'hui à sa fondation « Lilian-Thuram – Éducation contre le racisme ».



aux copains qu'ils se sont faits grâce au foot. Cela vaut aussi pour les adultes. Et puis, il n'y a pas que les joueurs. Il y a l'encadrement, les dirigeants, les parents qui emmènent les enfants au stade. Le foot n'existerait pas sans les bénévoles, bien trop souvent oubliés. On parle du football professionnel, mais celui qui nous intéresse, c'est le foot amateur qui rassemble une immense communauté d'individus. Pour certains, cela permet de dépasser les différences, les couleurs de peau, les religions, les origines ethniques ou sociales...

#### **Pourtant, sur les terrains, le foot ressemble parfois davantage à de la lutte, à du combat...**

Oui, parce que vous affrontez d'autres personnes. Néanmoins, vous le faites en respectant des règles. Et puis, il faut tout de même relativiser la « violence » de cette confrontation. Par rapport au nombre de matchs joués partout, on recense très peu de problèmes. On se focalise sur des épisodes négatifs, en oubliant tout ce que le football apporte à la société. En tant que sport numéro un, c'est le deuxième facteur d'éducation après l'école. Il faut insister sur les valeurs positives qu'il apporte.

## UN MANIFESTE POUR L'ÉGALITÉ

Avec son *Manifeste pour l'égalité*<sup>(1)</sup>, richement illustré, Lilian Thuram démontre que le racisme, les discriminations envers les femmes, l'homophobie ne sont pas innés, mais sont le fruit de l'éducation. En nous faisant partager sa propre expérience, en donnant la parole à des historiens, philosophes et scientifiques, tels François Héritier, Henriette Walter ou Yves Coppens, mais aussi des artistes, le footballeur nous invite à changer nos représentations mentales pour bâtir une société plus juste et plus fraternelle. Il publie également sa première bande dessinée, *Notre histoire*<sup>(2)</sup>, inspirée de son essai *Mes étoiles noires. De Lucy à Barack Obama*<sup>(3)</sup>.

(1) Éd. Autrement, 2012, 176 p., 15 € - (2) Éd. Delcourt, 2014, 136 p., 17,95 €  
(3) Éd. Philippe-Rey, 2010, 400 p., 18 €

te. On évoque aussi souvent les problématiques liées à l'argent dans le football professionnel, que l'on retrouve parfois dans le football amateur, ou le dopage. Mais ces questions sont finalement le reflet de la société dans laquelle nous vivons, où on trouve des tricheurs comme des gens honnêtes.

#### **Le football peut-il changer un homme ?**

Oui. Par-delà le simple fait de jouer, le foot oblige à mettre en place des stratégies pour essayer de donner le meilleur de soi-même, pour s'améliorer, pour progresser. Si vous voulez devenir sportif de haut niveau, footballeur professionnel, vous devez nécessairement avoir cette réflexion.

#### **Pourtant s'améliorer techniquement n'implique pas forcément un changement intérieur.**

Pour devenir le meilleur techniquement, le meilleur physiquement, le meilleur tactiquement dans l'intelligence de jeu, vous êtes obligé de travailler, d'être plus exigeant envers vous-même. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment vous allez être insatisfait et faire plus pour essayer de vous améliorer ?

« La magie de ce sport est de créer des liens car il oblige chacun à se mettre à la disposition des autres. »

C'est le fruit d'une constante remise en question tout au long de votre parcours. À chaque entraînement, vous êtes confronté au regard d'un entraîneur qui décidera s'il vous sélectionne ou non pour le prochain match. À chaque rencontre, vous êtes soumis au jugement des spectateurs. Il y a peu de métiers où il y a une telle pression, une telle injonction à progresser, une telle nécessité de remise en question permanente. Imaginez ce qu'il faut comme niveau d'exigence envers soi-même quand vous quittez votre maison dès l'âge de 13 ou 14 ans, que vous devenez joueur de deuxième ou première division puis peut-être joueur international ! Et tout ce que cela implique en terme de travail sur soi. Voilà pourquoi je trouve un peu trop facile de répéter que les joueurs de foot sont des personnes immatures, pas équilibrées, voire superficielles. ■

**Lilian Thuram joue avec un enfant** sur un terrain lors de sa visite dans le bidonville Alemão, à Rio de Janeiro (Brésil), le 15 mars 2014. © Yasuyoshi Chiba / AFP